

Nouveautés

Numéro 128, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (128), 4–26.

AUTOBIOGRAPHIE

ÉLISA T.

Des fleurs sur la neigeLes Éditions JCL, Saguenay
2002, 310 pages**Un nœud dans le cœur**Les Éditions JCL, Saguenay
2002, 302 pages

L'édition originale de *Des fleurs sur la neige* remonte à 1985. Dès sa parution, le livre a connu un succès considérable qui n'a guère fléchi depuis. Près de 200 000 exemplaires ont été vendus jusqu'à présent. *Un nœud dans le cœur* a pour sa part été publié en 1990, soit cinq ans après la parution du premier livre, dont il constitue la suite. Ce second témoignage a, lui aussi, connu un franc succès. Aujourd'hui, l'éditeur propose une nouvelle édition en format de poche des deux ouvrages, qui s'adresse, plus ou moins quinze ans après, à une nouvelle génération de lecteurs.

Il suffit d'aborder ce récit inouï pour s'expliquer l'accueil qui lui a été réservé. Dès le tout début, on est plongé dans l'horreur et ça ne s'arrête plus. Bien que le lecteur ne puisse se défendre d'un certain malaise, il ne peut s'empêcher de poursuivre la démarche douloureuse et brutale qui lui est imposée, à la recherche d'un dénouement à cette révoltante escalade de violence.

Ces livres ne sont pas des romans. Ils racontent une histoire vraie, celle d'une petite fille battue, abusée, humiliée depuis sa naissance jusqu'à l'âge de seize ans. Élisabeth T., victime et narratrice, est l'aînée des filles dans une famille nombreuse. Elle devient, dès son plus jeune âge, le souffre-douleur de sa mère, à qui un concubin abject et dévoyé vient bientôt prêter main-forte. Les deux sadiques rivalisent d'imagination et de raffinement dans les châtiements corporels, qui se doublent de sévices psychologiques, de persécution et de harcèlement sous toutes ses formes. Élisabeth ne sera prise en charge par les services sociaux qu'après de nombreuses années d'enfer.

Mais ses malheurs ne s'arrêtent pas là. Le second livre apporte un éclairage inédit sur les dommages à plus long terme que cause la violence faite aux enfants. C'est là un aspect qui n'a été que rarement abordé dans la littérature et

sur lequel *Un nœud dans le cœur* offre un témoignage de l'intérieur, donc particulièrement original.

Après avoir été retirée de son milieu familial, Élisabeth T. est placée en foyer d'accueil. Mais elle est profondément aliénée. Ses peurs viscérales, ses méfiances incontrôlables et son système perturbé de valeurs la poursuivent et l'empêchent de vivre normalement. Sa famille n'a pas été pour elle un milieu qu'on pourrait qualifier d'« éducatif ». À toutes fins utiles, elle n'y a rien appris pendant les seize premières années de sa vie ; elle est même incapable de croire qu'il existe des foyers où l'on vit dans la paix et l'amour ; pour elle, ce n'est là qu'hypocrisie qui, tôt ou tard, va s'écrouler pour montrer le vrai visage de ses tuteurs.

Même lorsqu'elle commence à voler de ses propres ailes, elle accumule les échecs. Son autonomie demeure limitée ; son élocution est difficile et peu convaincante ; elle se fait le plus souvent rouler, exploiter ou diminuer par les gens qui l'entourent. Mère à son tour, elle est incapable de donner à ses enfants l'amour et la sécurité dont elle voudrait les combler. Élisabeth est une personne détruite, condamnée à se refaire seule, mais au prix de quels tâtonnements, de quelles erreurs !

Mais est-ce vraiment une histoire vraie ? Devant des affirmations aussi énormes, il est légitime de se questionner sur leur exactitude. Or, bien des faits rapportés peuvent être contrôlés et, d'ailleurs, Élisabeth T. porte toujours sur son corps les marques des brutalités qu'elle a subies.

On aurait tort d'aborder ces confessions avec l'intention d'y trouver une haute manifestation littéraire. Leur intérêt réside ailleurs. L'écriture ne se perd pas en envolées élaborées, elle est plus lapidaire que recherchée. Mais elle a le mérite d'être concise et précise, elle est correcte sur le plan de la syntaxe et de l'orthographe et elle énonce avec exactitude, en des phrases courtes, ce qu'elle veut faire partager. Ce témoignage est intense et touchant. Il est sincère et spontané, sans faux-fuyants ni maquillage. Il contient des données dont la sociologie elle-même peut avantageusement tirer profit.

Clément Martel

CORRESPONDANCES

LAURE CONAN

J'ai tant de sujets de désespoir, correspondance 1878-1924recueillie et annotée
par Jean-Noël Dion
Éditions Varia, Montréal
2002, 500 pages

Sous le titre *J'ai tant de sujets de désespoir*, Jean-Noël Dion publie la correspondance de Laure Conan. La romancière, qui passa la majeure partie de sa vie à La Malbaie, dut avoir recours souvent à la correspondance pour établir et entretenir des liens avec le monde littéraire. Les recherches patientes de Dion ont permis de reconstituer presque dans son intégralité toute cette correspondance. Dans plusieurs cas, le chercheur nous donne à lire non seulement les lettres de Laure Conan, mais aussi les réponses de ses correspondants. C'est ainsi que l'on peut reconstituer avec précision le réseau au sein duquel elle évoluait. À mesure qu'elle s'engage dans le roman historique, la romancière consulte des historiens pour obtenir des détails sur ses personnages et les circonstances de leur vie. Comme elle compte bien gagner sa vie avec sa plume, elle négocie avec des directeurs de revue et avec des éditeurs pour obtenir le meilleur prix possible. Plusieurs noms resteraient des inconnus pour le commun des lecteurs sans les notes infrapaginales qui viennent heureusement le renseigner. Dion fournit des détails indispensables pour bien comprendre le texte.

Cette correspondance permettra non seulement de rédiger une nouvelle biographie de Laure Conan, mais aussi de mieux comprendre son œuvre. Roger Le Moine en particulier avait formulé des hypothèses pour expliquer la tournure que prenaient

inévitablement les romans de Conan. Après cette publication, je crois que l'on pourra éclaircir ce mystère.

Maurice Lemire



JOURNAL

JEAN-FRANÇOIS PELLETIER

Journal de la vie cachée

Lescop, Montréal, 2002, 169 pages

Jean-François Pelletier (1933-1994) a partagé son existence entre sa vocation de publicitaire et de conseiller en communication et sa passion pour les arts et la littérature. Membre du Comité de publicité du Parti libéral du Québec au cours des années soixante, il a notamment participé à la création des campagnes promotionnelles pour la nationalisation de l'électricité. Il a également œuvré à titre d'annonceur à la radio française de Radio-Canada dans l'Ouest canadien et au Québec. Le Conseil de la langue française du Québec lui a remis, en 1984, l'Ordre des francophones d'Amérique.

Après s'être retiré de la vie publique, Pelletier a consacré les quatorze dernières années de sa vie à « écouter sa musique classique préférée et lire [...], discuter avec des interlocuteurs de qualité, donner des récitals de poésie, cultiver ses amitiés et bavarder avec [son épouse] » (p. 9). Ces années, marquées par une grande liberté, lui ont permis de se livrer à des activités, mais surtout à des réflexions que le mouvement de la vie publique et professionnelle rendait impossible. De façon tout à fait cohérente, le retour à la vie privée s'est accompagné de la pratique du journal intime comme mode de réflexion et lieu de consignation. Ce journal donne à lire une recherche ; à travers l'écriture, Pelletier tente de rattraper ce qui lui échappe, ce qui lui est inconnu, mystérieux, ce qui lui demande un effort de compréhension ou d'interprétation. Il s'interroge notamment à propos de son passé, de l'individualité des gens qui l'entourent, de phénomènes sociaux (l'acculturation et la *déaculturation* au Québec) et politiques (le nationalisme, la question de la langue), d'œuvres littéraires ou d'abstractions comme la Vérité, la mort, la foi.

C'est Pascal Pelletier, le fils de Jean-François Pelletier, qui a sélectionné quelques fragments du journal intime de son père et structuré un recueil divisé selon deux motifs : le profane et le sacré. Les choix éditoriaux sont peu explicités dans la préface : « Un classement des textes en deux parties, « Profane » et « Sacré », a été préféré à une présentation par dates de rédaction. On pourra ainsi découvrir, dans la première partie, un homme aimant, sensible à ses proches, aux beautés de la vie et des idées ; et, dans la seconde, le cheminement intérieur d'un homme serein, profondément croyant et dédié à la recherche des « vraies transcendances : beauté, bonté, sagesse et amour », convaincu qu'après sa mort l'attendait éternellement un temps d'activité intense, exaltante, amoureuse » (p. 10).

À travers l'écriture, Pelletier tente de rattraper ce qui lui échappe, ce qui lui est inconnu, mystérieux, ce qui lui demande un effort de compréhension ou d'interprétation.

Il est toujours délicat de constituer une œuvre au moyen de fragments choisis parmi les écrits d'autrui. Il vaudrait soulever mieux classer une telle entreprise sous le genre de l'anthologie, plus conforme au résultat du collage final et affichant clairement les étapes de sélection et de réorganisation franchies par le manuscrit. Ainsi, s'il faut rendre justice à la qualité formelle des textes de Jean-François Pelletier, la forme globale du recueil soulève plusieurs questions éthiques à l'égard de la publication d'écrits intimes. La division antithétique du recueil (« Profane », « Sacré »), les titres donnés à chaque texte, l'absence de datation et la volonté de donner à lire le « cheminement intérieur d'un homme serein », cheminement qui ne saurait être que recréé par l'édition puisque la chronologie du journal a été éliminée, bref, les choix éditoriaux, mettent en doute l'authenticité de l'œuvre publiée. Où commence le travail de l'éditeur et où se termine-t-il ? Le lecteur n'est pas informé, par exemple, des suppressions de texte effectuées alors qu'elles sont peut-être à l'origine de certaines faiblesses dans l'écriture de Pelletier.

Ainsi plusieurs réflexions de Pelletier abruptement terminées mériteraient d'être développées, remises en question ou expliquées. Par exemple, après avoir longuement cité Gabriel Marcel, Pelletier conclut : « Voilà qui ne règle pas tout, bien sûr, mais voilà qui apporte beaucoup d'eau au moulin pour ainsi dire. Car il y a sûrement là *food for thought*, comme aurait peut-être dit un Marcel qui connaissait l'anglais de façon étonnante. En effet, ces passages me donnent à penser, me fournissent une solide matière à réflexion » (p. 114). Était-ce bien la conclusion vide d'analyse rédigée par Pelletier ou a-t-on choisi, lors de la constitution du recueil, d'interrompre le texte à cet endroit ?

Bien sûr, il est possible que ces interruptions soient une conséquence de la pratique du journal qui, par nature, est le lieu de l'expression d'une pensée inachevée. Il est également possible qu'elles soient le fait de l'écriture de Pelletier. Quoi qu'il en soit, les fragments tirés de son journal intime demeurent généralement prisonniers de l'anecdote, de la description ou d'une morale convenue, faute d'un contenant qui permette de juger équitablement du contenu.

Andrée-Anne Giguère



ESSAI

NOËL AUDET

Écrire ce qu'il nous reste de liberté

Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2002, 97 pages

Il est toujours fort émouvant pour un lecteur passionné de découvrir les raisons qui poussent un écrivain à devenir romancier, poète ou essayiste. Encore plus émouvant lorsque cet écrivain nous a légué une œuvre aussi foisonnante que celle de Noël Audet. Dans son livre *Écrire ce qu'il nous reste de liberté*, Audet convie le lecteur à une écoute presque à voix feutrée des raisons qui le poussent à écrire. D'abord pour mettre en scène « des personnages issus d'un monde drôle sans bon sens » (p. 15). Puis aussi pour le plaisir d'écrire tout simplement. L'écrivain nous parle du travail sur la langue, du plaisir lié à l'esthétique de l'écriture servant de levier à la séduction du lecteur à qui on offre un beau texte. Il parle encore des beautés de la nature et des grandeurs de l'humain que le lecteur retrouvera avec grâce dans *L'ombre de l'épervier*. Il nous livre quelques secrets de composition et nous met en présence de cette musique de la langue qui habite toute bonne écriture. Le lecteur a le goût de relire Audet et son magnifique *Frontières ou Tableaux d'Amérique*. L'écrivain ne craint pas de parler de l'écriture comme d'un long travail « heureux » qui s'apparente à tout travail artistique où l'on polit et repolit sans cesse les mots et la langue.

Audet commente judicieusement la réalité d'une littérature québécoise « qui ne serait plus accrochée au train de la littérature française comme une passagère clandestine à genoux sur le marche-pied » (p. 73). Il traite de la transmission culturelle et de l'urgence « d'aider la collectivité à prendre conscience de son identité, pour peu que la dite collectivité s'adonne à la lecture de ses auteurs » (p. 86). Le lecteur sera ravi d'apprendre qu'un nouveau roman de Audet fera bientôt son apparition, sous le titre *Les bonheurs d'un héros incertain* chez XYZ éditeur.

La collection *Écrire* en est à plus de 20 titres déjà et est publiée par VLB et les Éditions Trois-Pistoles dans une magnifique présentation et dans un texte accessible à tous. Ont paru en même temps que le témoignage d'Audet, celui du chansonnier Raymond Lévesque (*Mille raisons*) et de l'éditeur sénateur, Jacques Hébert (*En 13 points Garamond*), fondateur des Éditions du Jour.

Cécile Dubé



Il est toujours fort émouvant pour un lecteur passionné de découvrir les raisons qui poussent un écrivain à devenir romancier, poète ou essayiste.

ÉTUDE

ANDRÉ BROCHU

Rêver la lune.**L'imaginaire de Michel Tremblay dans les Chroniques du Plateau Mont-Royal**

Hurtubise HMH, Montréal

2002, 239 pages

Collection « Cahiers du Québec.

Collection Littérature »

L'étude qu'André Brochu consacre à l'imaginaire de Michel Tremblay dans les « Chroniques du Plateau Mont-Royal » révèle une connaissance approfondie de l'œuvre en même temps qu'un esprit d'analyse extrêmement fécond. Après une introduction lumineuse d'aisance, de clarté et de simplicité, dans laquelle l'auteur expose son approche thématique et les recours théoriques essentiels qui l'accompagneront, principalement *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, de Charles Mauron, l'étude, intitulée *Rêver la lune*, est divisée en sept chapitres parfaitement bien articulés. Le premier, « Préambules », présente l'ensemble de la production de Tremblay, dont il souligne les traits principaux, comme le fantastique, le système narratif, le carnavalesque – sur lequel il insistera souvent – et l'emploi du joul. Dans « Poétique de la chronique », le deuxième, il montre comment Tremblay veut donner « la parole au peuple » (p. 31) dans une peinture de la quotidienneté, de la réalité plate dont les personnages tentent de s'évader par le Rêve, et qu'ils essaient, parfois maladroitement, de transcender, ainsi que le démontrent les trois chapitres suivants, coiffés d'un titre répétitif, « Les constructions du Rêve », appliqué successivement à Josaphat, Édouard, puis Marcel. Ces trois personnages sont des « allumeurs de Lune » (p. 82), chacun à sa façon, dont les rêves permettent de « fuir le marécage du quotidien » (p. 59-60), Josaphat-le-violon, en procédant, par le conte, à la mise au ciel de la Lune, Édouard, en se donnant en spectacle, ou mieux, en étant lui-même spectacle, Marcel, en recourant à des moyens divers comme le scénario de

film, la nouvelle, la peinture et la musique. La thématique de la construction du Rêve, où la Lune, maternelle le plus souvent, parfois méchante, occupe la place centrale, forme donc l'essentiel de la démonstration. Tout gravite autour de la « grosse boule rouge », à laquelle sont associés plusieurs personnages dans diverses circonstances que je ne saurais énumérer ici.

On aurait pu s'étonner que, malgré les figures féminines dominantes des « Chroniques », l'étude s'articule surtout autour de trois Lunes masculines, mais il n'en est rien car Brochu prend bien soin de les opposer ou d'établir avec elles des parallèles significatifs. Le chapitre VI, « Le romanesque au féminin », comble toutes les attentes à ce sujet en montrant « les mille et un visages de la femme » (p. 135) à travers les tricoteuses de vie, les Moires invisibles du premier tome des « Chroniques », puis Victoire, Albertine, la Grosse Femme et, enfin, Ti-Lou. Finalement, au dernier chapitre, l'auteur s'attache à l'analyse de cinq « Motifs en filigrane », qu'il analyse encore avec finesse et subtilité, parfois avec « témérité » ?, comme il semble l'avouer dans le chapitre précédent (p. 161) : la coupure, la peur, la propreté, le manger, l'obésité, qu'il a observés dans l'ensemble des « Chroniques ». En conclusion, il souligne l'évolution thématique de cette saga romanesque en mettant de nouveau en évidence le conflit rêve/réalité qui tourmente les personnages.

Rien, ou presque, n'échappe à son examen, aucun détail, aucun symbole. La richesse de contenu et la finesse d'analyse sont les marques d'un interprète incomparable, dont la très belle qualité d'écriture contribue à une connaissance exceptionnelle de l'œuvre romanesque majeure de Michel Tremblay.

Gilles Dorion

LORI SAINT-MARTIN

La voyageuse et la prisonnière. Gabrielle Roy et la question des femmes

Boréal, Montréal

2002, 391 pages.

Collection « Les cahiers Gabrielle Roy »

Référence de premier ordre au chapitre de la critique au féminin, Lori Saint-Martin propose une fois de plus un ouvrage de haute importance pour la recherche en littérature québécoise.

Posant un regard nouveau sur l'œuvre magistrale et étendue de Gabrielle Roy, incluant ses inédits, l'auteur de *La voyageuse et la prisonnière* réussit de manière convaincante à montrer sous un autre jour cette célèbre écrivaine que la critique traditionnelle a longtemps qualifiée de conventionnelle. Le féminisme royen apparaît alors comme une porte d'entrée nécessaire à la compréhension de l'œuvre. La réflexion critique se développe de manière si cohérente autour des trois grands axes du féminisme déterminés d'entrée de jeu que même le lecteur le moins informé sur la dynamique de l'œuvre de Gabrielle Roy s'y retrouve avec un intérêt grandissant.

Mais les risques sont nombreux et le défi de taille pour qui élabore un projet innovateur marqué par un titre évoquant une dualité traditionnelle : les deux identités possibles des personnages féminins chez Gabrielle Roy, la voyageuse et la prisonnière. Bien que Saint-Martin propose plusieurs divisions convenues de ce type (œuvre publiée/inédits, voix auctoriale/voix

CONTES

MICHEL CHEVRIER

Contes naïfs et presque pervers

Guy Saint-Jean éditeur, Laval, 2002, 203 pages

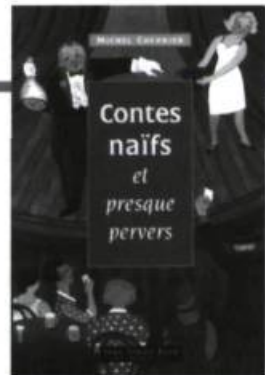
Avec *Contes naïfs et presque pervers*, titre révélateur du contenu, Michel Chevrier – auteur, parolier, traducteur, journaliste et dramaturge – montre que, contrairement à la croyance populaire, les contes ne se destinent pas exclusivement aux enfants. Il faut avouer que ce recueil de 36 histoires s'éloigne du conte traditionnel, sinon dans sa structure, du moins dans son contenu provocateur, qui s'adresse de ce fait aux adultes au cœur juvénile.

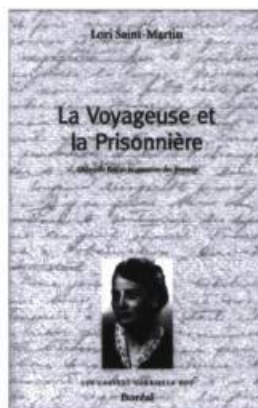
D'emblée, le lecteur est berné par la simplicité de l'écriture, qui emprunte les formules connues du conte : « Cela se passait il y a très, très, très longtemps, dans le beau comté de Charlevoix » (p. 17). Toute ambiguïté s'envole lorsque, invariablement, le propos verse tantôt dans le péché véniel, presque charmant (« Il exsudait la sensualité par chaque pore de sa peau », p. 17), tantôt dans la vulgarité injustifiée et déplacée (« Oswald et Mado baisaient comme des cochons à même le sol », p. 121), le même schéma se répétant dans l'ensemble de l'œuvre.

Fort heureusement, malgré le manque d'intérêt de certaines histoires – le conte ne doit-il pas, avant tout, divertir ? –, l'auteur apporte une touche humoristique en intervenant personnellement dans le texte, dans des notes du narrateur qui frôlent parfois l'impertinence et qui peuvent plaire aux plus cyniques d'entre nous. En fait, il suffit de ne pas aborder le recueil avec trop de sérieux ; après tout, il ne prône aucune morale, sinon que de succomber aux plaisirs de la chair et des sens, ce que l'auteur exprime indifféremment sur un ton lyrique ou oral, d'ailleurs propre à la tradition du conte populaire.

Bref, *Contes naïfs et presque pervers*, recueil de qualité plutôt inégale, s'inspire vraisemblablement de ces ouvrages de cuisine dont Chevrier est également l'auteur, sous le pseudonyme de la mère Michel : de la même façon que des recettes se révèlent plus délectables que d'autres, certains contes, tel « L'actrice triste », amusent et séduisent davantage.

Viviane Asselin





personnelle, fille/mère), elle évite de tomber dans un dualisme vide de sens en établissant les nuances nécessaires et inhérentes à une volonté d'analyse juste et approfondie. Rappelons aussi que la dualité reste une constante dans l'histoire des femmes et donc dans l'analyse de leurs récits.

Plus grand encore était le défi de ne pas se perdre en conjectures et d'établir une analyse approfondie et réaliste du féminisme royen étant donné le si vaste corpus que Saint-Martin s'engageait à étudier. Faisant preuve d'un esprit de synthèse très développé, l'auteure réussit non seulement à dégager les aspects pertinents pour son étude mais aussi à élargir sa réflexion de manière très constructive à l'état général du personnage féminin dans la littérature québécoise et aux problèmes rencontrés par les écrivaines. De plus, la relation d'héritage qu'elle établit avec les auteures « post-royennes », telles Jovette Marchessault, Francine Noël et France

Théoret, constitue une ouverture très pertinente à une autre réflexion féministe. En cela, *La voyageuse et la prisonnière* constitue non seulement un ouvrage indispensable à une meilleure compréhension de l'œuvre royenne mais aussi un outil très pertinent dans le cadre d'études littéraires, féministes ou non.

Claudia Raby

BÉATRICE RICHARD

La mémoire de Dieppe, radioscopie d'un mythe

Éditions VLB, Montréal, 2002, 206 pages.

Cinquante années après la capitulation de l'Allemagne, que nous reste-t-il de la Deuxième Guerre mondiale, de ces six années de conflits où des milliers de nos concitoyens ont laissé leur vie ? Des visions d'horreur, sans doute. Des atrocités revendiquées par un pouvoir déviant. Mais nous, où nous situons-nous dans tout ça ? Comment est perçue l'implication du Canada, de son gouvernement et de ses soldats, dans le conflit 1939-1945 ?

Béatrice Richard a consacré ses études doctorales à l'étude de la diffusion des événements de la Deuxième Guerre mondiale et, tout spécialement, de la bataille de Dieppe, dans la société québécoise de l'époque. Sa thèse, adaptée, vient d'être publiée chez VLB, sous le titre *La mémoire de Dieppe, radioscopie d'un mythe*. À travers une étude approfondie et richement documentée, l'auteure nous expose sa thèse voulant que l'épisode du raid de Dieppe, qui coûta la vie à des milliers de soldats canadiens, ait été érigé en monument, qu'il ait été littéralement élevé au rang de mythe afin de rassembler les peuples canadien et québécois autour d'une cause héroïque.

L'ouvrage dresse d'abord, dans les premiers chapitres, un portrait exhaustif des événements de Dieppe, de ses tenants et aboutissants. Après une analyse factuelle, l'auteure privilégie une approche chronologique et présente chacune des différentes périodes, dont elle a fait le découpage, depuis la fin de la guerre. Béatrice Richard appuie son analyse et ses commentaires sur une étude soignée des journaux et revues, des manuels scolaires utilisés au Québec depuis les années 1940 ainsi que les œuvres de fiction prenant pour cadre ce conflit mondial.

En plus d'informer sur les faits cette guerre, Richard dresse un panorama fascinant du contexte sociopolitique du Québec des cinquante dernières années. Elle fait preuve d'une grande rigueur doublée d'un indéniable souci pédagogique. Si l'ouvrage est dense, il demeure agréable à lire et, avant toute chose, suscite la réflexion. L'auteure expose clairement le fruit de ses recherches tout en évitant le piège de l'essai bagarreur. Ce qui, dans *La mémoire de Dieppe, radioscopie d'un mythe*, a longtemps été évincé est raconté avec une précision et une aisance qui raviront le lecteur et le confronteront à sa propre mémoire.

Nathalie Thibault

MANUEL

MAURICE ROULEAU

Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec ?

Linguattech éditeur, Montréal, 2002.

Publié au printemps 2002, le livre de Maurice Rouleau sur les prépositions nous apporte enfin les réponses que nous cherchions. Rouleau, détenteur d'un doctorat en biochimie et d'une maîtrise en traduction, enseigne la version générale, la version médicale et la révision dans plusieurs universités.

L'œuvre de Rouleau signifie la fin des problèmes reliés à l'emploi des prépositions. Tous les usagers de la langue française seront heureux de trouver dans cet ouvrage une réponse rapide, claire et précise aux questions qu'ils se posent quand il s'agit de choisir la bonne préposition. Comme beaucoup de professeurs de français, chaque fois qu'un doute naissait, j'ai dû, pour mes élèves et pour moi-même, consulter plus d'un ouvrage pour m'assurer du bon choix de prépositions. Malheureusement, avant la parution de cet ouvrage, il fallait effectuer de longues recherches en naviguant entre plusieurs sources ; hélas ! les recherches ne s'avéraient pas toujours fructueuses. Rouleau, lui, regroupe, classées par ordre alphabétique, 7 000 combinaisons d'adjectifs, d'adverbes et de verbes pouvant ou devant se construire avec une préposition. Pour chaque adjectif, adverbe ou verbe, on retrouve les prépositions à employer accompagnées d'exemples pertinents. Pour illustrer mon propos, voici deux mots puisés dans le recueil : un adjectif et un verbe :

Heureux

avec – être heureux avec quelqu'un
dans – être heureux dans ses entreprises
de – être heureux de partir
en – être heureux en ménage.

Classer

dans – classer quelque chose dans une catégorie
par – classer les mots par ordre alphabétique
parmi – classer un élève parmi les cancrès
selon – classer ces textes selon leur importance
sous – classer un événement sous la rubrique
« Faits divers ».

La première partie de cet ouvrage de près de 300 pages résume, en une quarantaine de pages, la problématique générale de la préposition en français. Des observations et des exemples permettent de mieux saisir la portée des questions que suscite la présence des prépositions et surtout d'apprécier la pertinence du travail de Rouleau.

Jean-Guy Marcoux

Comment est perçue l'implication du Canada, de son gouvernement et de ses soldats, dans le conflit 1939-1945 ?

RÉCITS



LOUISE BISSONNETTE
Terre d'argile
Éditions Varia,
Montréal
2002, 108 pages

« Cette terre d'argile était sienne. Entre ses mains, entre le désir et l'achèvement, dans la forme mobile de cette matière, il y avait sa vie, sa vie à elle » (p. 107). Cette phrase, qui conclut le recueil, pourrait tout aussi bien résumer la démarche de Louise Bissonnette, nouvelle venue dans la jungle littéraire québécoise. En effet, cette terre d'argile dont elle fait état s'applique à toute création artistique : à l'origine, celle-ci est masse informe, modelée selon l'inspiration du moment, et dont le résultat s'avère parfois surprenant, bien loin de l'idée initiale. Car l'œuvre possède une vie propre qui ne saurait être totalement apprivoisée, à l'image d'ailleurs de l'héroïne des quatre récits, Odyle Leduc.

D'abord, « Odyle et la baie du bouleau jaune » présente au lecteur une fillette au caractère frondeur et sauvage, qui préfère la compagnie de statuettes d'argile sculptées de ses mains à celle de ses camarades de classe. Cet été de 1960 est déterminant pour elle, car « [c]e fut le début de l'insondable dérive du temps sur l'âme errante de la petite Odyle » (p. 28). De fait, la seconde nouvelle illustre cette emprise du temps sur l'héroïne qui, fascinée par la beauté des lilas en fleurs, perd tout contact avec la réalité. De même, le récit suivant montre une adolescente tantôt délurée, tantôt révoltée qui, après une séance de photographies mouvementée, se réfugie auprès d'un cours d'eau, où les minutes s'écoulent en harmonie avec les rapides. Or, dans « L'atelier de l'horlogerie », référence directe au temps évoqué, Odyle, devenue horlogère, tente littéralement de maîtriser l'instant. Paradoxalement, les souvenirs peuplent ce dernier épisode.

Au-delà de l'histoire, comme toute peu captivante, se dessine une attention marquée, voire

excessive accordée au style, qui relève plus de la poésie que de la prose. Les descriptions abondent, les métaphores pleuvent, le tout exprimé sur un rythme langoureux et lancinant qui rappelle vaguement l'œuvre proustienne, la densité en moins. Bref, ne serait-ce que pour le travail acharné sur la phrase et sur l'image, *Terre d'argile* mérite d'être considéré avec intérêt. Décidément, l'auteure possède le don de charmer son lecteur, véritable terre d'argile entre ses mains.

Viviane Asselin

MICHEL TREMBLAY
Bonbons assortis

Leméac / Actes Sud, Montréal / Arles,
2002, 175 pages

Après avoir confié la narration de *L'homme qui entendait siffler une bouilloire* à un narrateur omniscient, ce qui lui a valu quelques critiques, voici que Michel Tremblay revient, à notre grande joie, à ses souvenirs personnels et à la narration à la première personne dans *Bonbons assortis*, un recueil de huit récits autobiographiques qui le ramènent à sa petite enfance, rue Fabre, comme dans ses pièces de théâtre et ses « Chroniques du Plateau Mont-Royal », qui l'ont rendu célèbre. Si ces récits se lisent bien et savent susciter l'intérêt, ils surprennent aussi par leur nouveauté : après tant de livres, après tant d'évocations de souvenirs dans *Douze coups de théâtre*, *Les vues animées*, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, le prolifique écrivain est encore capable d'inédits. Et quelle prodigieuse mémoire il a !

Devenu adulte, le narrateur de *Bonbons assortis* (pourquoi pas *mélangés* ou *variés*, au lieu de cet affreux anglicisme ?) se transpose en gamin de quatre à huit ans pour revivre quelques souvenirs. Il évoque d'abord, non sans humour, car s'il manie l'ironie et la satire avec art, Tremblay est aussi capable d'humour, sa visite chez les voisins d'en face, les Allard, chez qui il se rend, transformé en livreur qui a revêtu sur les ordres de sa mère ses plus beaux habits

pour aller porter le cadeau de noces à la future mariée. Au lieu de revenir chez lui, comme le lui a demandé sa mère, après avoir livré son cadeau, incapable de résister à l'attrait de la crème sur les batteurs d'œufs du riche malaxeur de cette voisine aimable, il commet une gaffe monumentale : ce plat en verre taillé n'est surtout pas un moutardier, s'empresse-t-il de corriger, une fois le cadeau déballé. Non ! chez lui, on s'en servait pour servir les « pinottes ». Il n'en faut pas davantage pour qu'il s'évanouisse, conscient de sa bêtise, et qu'il subisse les foudres de sa mère, une fois rétabli et retourné chez lui, dans un appartement qui, à ses yeux d'enfant, lui semble bien vaste pour la dizaine de personnes qui l'habitent, dont sa mère et sa grand-mère paternelle, présentes dans presque tous les récits et qui sont souvent à couteaux tirés. Cet appartement est longuement décrit où sont présentés la plupart des acteurs dans le deuxième récit, « Sturm und drang », et où l'enfant se remémore comment il a pu vaincre sa peur des orages électriques, grâce à la complicité de son père qu'il redécouvre à cette occasion, bien installé sur ses épaules. Il serait intéressant d'établir une comparaison entre ce récit et certaines légendes québécoises où le diable fait son apparition, telle la légende du diable à la danse. L'atmosphère de crainte, de peur, d'effroi est bien rendue sous la plume du narrateur revoyant « les placards de l'appartement [qui] se remplissaient de femmes affolées munies de rameaux et d'eau bénite ». Trois autres récits se déroulent dans la période des préparatifs de la fête de Noël. Deux se rapportent à la croyance au père Noël et l'on y côtoie à tour de rôle l'oncle Josaphat-le-violon, qui permet au bambin de parler au téléphone avec Santa Claus, qui a la même voix, le même rire et le même patois que l'oncle Bébé, habitué de la taverne Normand, et son frère aîné Bernard, qui lui invente une histoire qui a failli mal tourner au sujet de la métamorphose du célèbre visiteur pour entrer dans les maisons, grâce à une brique magique. Quant à « La passion de Teddy », Tremblay rappelle la venue



dans sa vie d'un ourson en peluche reçu comme étrennes et que son père, par une mise en scène digne des contes de fées et par des paroles touchantes, parvient à lui faire aimer. Il faut encore lire « Le soulier de satin », des souliers en cuir « patent » que sa mère lui avait achetés pour sa première communion et qui lui permettent de se comparer tant à Cendrillon qu'au Christ, car ils étaient trop petits et lui ont blessé les pieds. « Petits Chinois à vendre » m'a rappelé une foule de souvenirs au moment où il fallait, à la petite école, dans le cadre de l'œuvre de la Sainte-Enfance, convertir les petits Chinois à la bonne religion. Les objections anticléricales, voire quelque peu racistes de la mère du narrateur, en moins, cependant.

Voilà certes du bon Tremblay, celui qui a la chance de pouvoir compter sur une mémoire phénoménale, à moins qu'il ne possède aussi une imagination bien fertile. C'est un recueil qui se laisse dévorer, en nous faisant remonter dans nos propres souvenirs, tout en nous faisant sourire, voire rire.

Aurélien Boivin

ROMANS

JULIEN BÉLIVEAU

Croque-dead inc.

Éditions Trait d'union, Montréal

2002, 285 pages

Fredrick Mcmurty est ce qu'on pourrait appeler un salaud de la pire espèce. Après des mois de manigances, il réussit à prendre le contrôle de la maison funéraire Poirier, qui appartient à son père spirituel Robert Poirier. Qu'à cela ne tienne, il réussit à se débarrasser

du vieil homme et, vingt ans plus tard, notre trop ambitieux homme d'affaires est à la tête de World Funeral Services Corporation, une multinationale dont le seul défaut est de ne pas rayonner dans tous les états américains et dont le chiffre d'affaires ferait rougir les Péladeau et compagnie.

Toutefois, dans le fin fond du bayou Vermillon, en Louisiane, l'entreprise

funéraire de Warren Cormier résiste, tel un irréductible village gaulois, ce qui fait rager Mcmurty, qui serait prêt à bien des bassesses afin d'en prendre possession et d'en faire une autre filiale de la World. Son ambition et ses techniques de négociations plus que douteuses se retourneront contre lui au terme d'un des plus retentissants procès à avoir eu lieu en Amérique, rien de moins. Un tel rapace ne pourrait évidemment s'en tirer.

Le roman de Julien Béliveau, *Croque-dead inc.*, est plein de promesses, mais au fur et à mesure que le lecteur progresse dans l'histoire, son intérêt diminue, d'abord parce que les notes de bas de page, trop nombreuses, finissent par taper royalement sur les nerfs après quelques chapitres. Ghislain Tasheault, dans les aventures de Specteur, avait réussi à contrôler ses excès à ce sujet, contrairement à Béliveau qui en met beaucoup plus que le client en demande.

Deuxièmement, parce que l'humour de l'auteur, qui aime l'exagération, est trop simple et enfantin, ce que le monde de l'humour québécois tente d'éliminer depuis le scandale Pinard, alors qu'on nous en promettait de vraies bonnes, voire de mourir de rire. Le lecteur reste donc quelque peu sur sa faim. Bref, c'est un livre à lire si vous avez vraiment du temps à tuer ou si on vous le donne en cadeau. Là où il a réussi, toutefois, c'est avec le personnage de Mcmurty, un écœurant comme il ne s'en fait plus aujourd'hui, que l'on déteste, de la première à la dernière page, et que l'on aime détester.

Marc-André Boivin

SAUL BELLOW

Ravelstein

Gallimard, Paris, 2002, 266 pages

Lauréat du prix Nobel de littérature en 1976, le romancier américain Saul Bellow jouit déjà d'une réputation florissante lorsqu'il publie, en 2002, un livre intitulé *Ravelstein*. Il faudra attendre au printemps 2002 pour lire la version française de ce roman, qui avait reçu à l'époque un accueil assez mitigé.

Écrire un livre sur Ravelstein ou plutôt écrire un livre sur son ami, voilà une promesse qui cause bien des soucis à Chick, le narrateur du roman. Ne pou-

vant plus se défilé de son engagement sans risquer d'être rongé par sa mauvaise conscience – Ravelstein ayant succombé au sida –, Chick n'a nul autre choix que de plonger au plus profond de ses souvenirs afin de nous livrer quelques-unes de leurs discussions. Le récit s'élabore autour de nombreuses réflexions sur l'histoire, la politique, l'amitié, l'amour et la mort. Loin d'être un dialogue à deux voix, leurs entretiens nous font voyager au cœur des discours de Platon, d'Aristote, de Nietzsche, mais surtout de Socrate, à qui Ravelstein vouait une admiration particulière, notamment en ce qui concerne sa vision de l'amour. Chick nous trace ainsi le portrait d'un homme qui, avant même de devenir millionnaire grâce à la publication d'un livre exposant sa philosophie politique, mène une vie fastueuse où le luxe et la sensualité se partagent la place d'honneur.

Ceci dit, c'est la confrontation à la mort qui semble constituer le véritable enjeu de ce roman, car ce n'est qu'après avoir frôlé la mort de près que Chick se résout enfin à écrire son livre. Tout se joue comme si la promesse faite à son ami devenait le seul élément qui le maintenait en vie ; en effet, pour quelles raisons vivrait-il une fois sa mission accomplie ? S'il a mis tant d'années à se décider à prendre la plume, c'est justement parce qu'il a peur de se retrouver devant rien, mais aussi parce qu'il lui semble impossible de rendre compte de toute la complexité de leur amitié et encore davantage de choisir, chez un personnage aussi riche, les traits et les événements qui méritent de passer à la postérité. Après tout, « on n'abandonne pas facilement un être tel que Ravelstein à la mort » (p. 266).

Par cette œuvre oscillant à la fois entre essai biographique, mémoires et roman, Saul Bellow semble vouloir rendre un dernier hommage à un homme influent qu'il connaissait, en l'occurrence Allan Bloom, écrivain et professeur de philosophie politique à l'Université de Chicago. Si *Ravelstein* présente une réflexion des plus lucides et des plus touchantes sur l'amitié et la mort, il est néanmoins dommage pour le lecteur d'en ressentir le véritable effet qu'à partir de la deuxième moitié du roman – encore faut-il qu'il ait eu la patience de s'y rendre.

Nancy Jolicœur



PATRICK BOUVIER

Des nouvelles de la ville

La courte échelle, Montréal

2002, 192 pages

Malgré ses 25 ans, Patrick Bouvier — nouvellement introduit dans le paysage littéraire québécois — n'a rien du jeune auteur amateur. Son premier roman, *Des nouvelles de la ville*, témoigne déjà d'un travail d'écriture particulièrement mûri. C'est par le biais d'Antoine, le personnage narrateur, que l'auteur nous fait pénétrer au cœur de Montréal, là où être parmi la foule ne signifie pas pour autant être moins seul.

Résolu à se bâtir un avenir prometteur, Antoine, alors âgé de 27 ans, quitte son « patelin du fond de la Gaspésie » (p. 18) avec l'intention de poursuivre des études universitaires dans la grande ville. Ce n'est pas sans difficulté qu'il laisse derrière lui la sécurité d'un milieu connu, sa famille, son meilleur ami Marc, et surtout, Sophie, celle avec qui il entrevoit déjà passer le reste de sa vie. À peine a-t-il aménagé dans son nouveau logement, les déceptions, l'ennui et la solitude l'amènent à errer, d'une bière à l'autre, entre son balcon, ses souvenirs et quelques bars minables. Or, la vie urbaine devient beaucoup plus stimulante pour lui après avoir fait la rencontre d'une jeune et jolie serveuse pré-nommée Mari-Lou. Désir, passion et plaisirs charnels lui font oublier — mais pour un bien court moment — ses engagements antérieurs. Certes, l'hiver n'est pas de tout repos et, malgré son expérience du climat rude de la Gaspésie, il se retrouve sans recours au moment où se déclenche la véritable tempête. Déchiré entre deux femmes qu'il aime profondément, Antoine doit plonger au plus profond de son être pour découvrir la voie sur laquelle il entend poursuivre sa vie.

Participant à cette vague du roman montréalais, l'œuvre de Patrick Bouvier ne nous livre pas uniquement l'histoire d'Antoine. En effet, de courtes nouvelles, insérées entre les épisodes de l'intrigue principale, permettent de faire la connaissance des habitants de l'immeuble d'Antoine — en partant du rez-de-chaussée jusqu'au troisième étage. Même si ces différents récits, pour la plupart assez surprenants, peuvent être pris de façon isolés, ce sont les différents clins d'œil qu'ils s'adressent les uns aux

autres tout au long du roman qui font de ces lectures un amusant jeu de repérages pour le lecteur.

C'est au rythme d'une chanson de Billy Joel, « The Piano Man », que s'effectue la lecture de ce roman du quotidien, à la fois saisissant et divertissant. Ainsi *Des nouvelles de la ville* est d'abord et avant tout la voix du déracinement, de l'amour, de l'amitié, mais également celle qui porte en elle toutes les solitudes cohabitantes dans l'espace urbain.

Nancy Jollcœur

DENISE BOMBARDIER

Ouf !

Albin Michel, Paris

2002, 231 pages

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Denise Bombardier est meilleure chroniqueuse que romancière. Son dernier-né, *Ouf !*, sans être mauvais, n'a pas les qualités que l'on attend d'un roman que l'éditeur, en quatrième de couverture, présente comme « [d]rôle, brillant, tonique », rien de moins, représentatif des œuvres « des femmes d'aujourd'hui, lucides, attendrissantes, indépendantes, méfiantes et généreuses, douées d'un sens décapant de l'humour et de l'auto-dérision ». Ce que l'on peut écrire pour vendre, au risque de tromper le client ou le lecteur, dans ce cas ! Car, faut-il vous l'avouer, je n'ai rien trouvé de tout cela dans *Ouf !*, si ce n'est une certaine prétention de la narratrice, une femme de cinquante ans, publicitaire de métier, qui tente de refaire sa vie avec un bel étranger ophtalmologue, après que son mari l'eut abandonné avec ses jumeaux pour une femme plus jeune. Ces derniers, un garçon et une fille qui viennent à peine d'atteindre la majorité, sont très accaparants, encombrants, de véritables empêchements à vivre. La dame, qui a de nombreuses amies, dont une seule des huit (et non sur les huit, comme l'écrit la romancière), n'est encore avec son mari, comme si c'était une honte que d'aimer encore après plusieurs années de vie commune, est une vraie bourgeoise, détestable sur les bords, ce qui tendrait peut-être à expliquer et le départ de son mari et la solitude à laquelle elle s'est condamnée

jusqu'à sa rencontre avec son Prince charmant. Le portrait on ne peut plus superficiel qu'elle donne de la vie de couple et de famille n'est guère reluisant pour cette génération de femmes qui ne pensent qu'à leur petite personne égoïste, même si, le plus souvent, elles la haïssent et ne peuvent la supporter.

Le roman manque de souffle, de sentiment, d'émotion. Le lecteur n'adhère pas à cette histoire de femme victime. Quant à l'écriture, elle est souvent fautive. J'ai relevé une bonne dizaine d'anacolutes comme celle-ci, dès les premières lignes : « Publicitaire la plus sollicitée et la mieux rémunérée en ville, ma vie amoureuse traîne la patte » (p. 7) ou, plus loin, « Compréhensible, son bureau... » (p. 30), ou encore, dans la même page, « Redoutable en droit [la narratrice parle de son amie Rachel], je ne voudrais pas être le mari d'une des ses clientes », « Monoparentale et schizophre soft, ma carte de visite est à réimprimer » (p. 66). Et il y en a d'autres. Voilà qui dérange, certes, tout comme les nombreuses impropriétés qui parsèment le récit et quelques fautes (salle de bains s'écrit au pluriel), que tout bon correcteur aurait pu corriger. Mais les correcteurs sont disparus au grand dam des lecteurs et lectrices qui aimeraient un peu plus de respect pour la langue française, malmenée dans nos médias écrits et parlés. Et comment ! Il suffit d'écouter pendant deux minutes nos supposés humoristes, meilleurs à écorcher notre langue qu'à faire rire. Et je ne parle pas de la ponctuation, souvent défectueuse sous la plume de la romancière.

Bref, je n'ai guère aimé ce roman que je suis tenté de rapprocher des romans à l'eau de rose, pour ne pas dire les romans Harlequin, tant il n'émeut pas, sonne faux et agace par la suffisance de la narratrice, trop bavarde, qui prononce souvent des jugements insignifiants comme celui-ci : « Quoiqu'en pensent les féministes, tendance amazones, la différence avec les hommes ne se limite pas à un appendice » (p. 155). A-t-on besoin de roman pour s'en convaincre !

Aurélien Boivin

Denise Bombardier

Ouf !
roman

Albin Michel



CHRISTINE BROUILLET
**Les quatre saisons
 de Violetta**

Denoël, Paris
 2002, 702 pages

Chrystine Brouillet vient d'ajouter le fantastique à sa palette des genres avec son dernier roman, *Les quatre saisons de Violetta*. Parue cette année chez Denoël, cette œuvre est une sorte de saga historico-fantastique-policière.

L'histoire débute en 1719, à Paris, alors que Flora Renosto met au monde une petite fille aux pouvoirs étranges et aux yeux violets et dont le père, Lorenzo, est un sorcier maléfique. Cette enfant, nommée Violetta, est l'enjeu d'un tournoi diabolique qui se joue dans l'Autre monde entre les sorciers et sorcières des différents Cercles. Ces êtres misent donc soit sur Lorenzo, soit sur sa fille hybride, Violetta, dépositaire des pouvoirs de la famille Kiss par l'entremise de Flora à qui Karejbrekiss avait transmis ses pouvoirs avant d'être tuée par Lorenzo. Ce dernier a donc pour objectif de tuer sa fille issue de sa liaison pour ainsi s'emparer des pouvoirs de la Terre, de l'Air, de l'Eau et du Feu qu'elle détient maintenant. Toutefois, la tâche n'est pas si aisée puisqu'il est contraint de suivre certaines règles imposées par le Maître des Cercles. Il doit donc séduire Violetta et s'unir à elle avant de la dévorer. De plus, il ne bénéficie que d'un nombre restreint de métamorphoses pour tromper sa fille. De son côté, Violetta a droit à quelques avantages afin de rendre la partie plus équitable. Elle

peut profiter des conseils de la sorcière Akiss et jouir de quatre vies afin d'échapper à Lorenzo et peut-être le vaincre.

C'est ainsi que Violetta parcourt quatre époques historiques, évitant ou défiant son maléfique géniteur dans la Venise du XVIII^e siècle, à Chicago au temps d'Al Capone, dans un Paris assailli par la Deuxième Guerre mondiale et, enfin, dans le Paris contemporain. Sa seule arme puissante contre Lorenzo dans ses quatre vies est la musique. La seule arme qui lui manque pour le vaincre : l'Amour. En effet, les seuls véritables sentiments humains que Violetta ressent sont issus de la musique qu'elle écoute. Ses dons d'hybride la rendent d'ailleurs très talentueuse pour la pratiquer, que ce soit avec un violon, un saxophone ou un piano.



Ces émotions la rapprochent de la condition humaine et l'éloignent ainsi de Lorenzo, ce qui lui permet de lui échapper à quelques reprises. Cependant, la seule émotion qui peut la sauver totalement du sorcier est celle qu'il ne comprend absolument pas : l'amour.

En bref, *Les quatre saisons de Violetta* s'avère un hymne à l'art et à la beauté des sentiments humains. Chrystine Brouillet se démarque nettement par son souci du détail, son désir d'ancrer le plus possible son récit dans le réel. Les nombreux faits et détails historiques, la minutie dans la description des odeurs, des plantes, des différentes sortes de serpents et toutes sortes d'autres détails témoignent des nombreuses heures de recherche préalable effectuées par l'auteure avant la rédaction de son ouvrage. Toutefois, si la réalité des personnages est magnifiquement campée, l'univers fantastique quant à lui manque de fini. En fermant le livre, on saisit toujours mal ce qu'est cet Autre monde dont on nous parle, ce qui motive les sorciers et les sorcières, ce qui constitue leur univers. Le tout est broissé de manière très superficielle, ce qui tranche nettement avec la profusion de détails dont nous gâve l'auteure en ce qui a trait à l'univers réel. Le lecteur amateur de fantastique reste donc un peu sur sa faim. Quoi qu'il en soit, ce nouveau roman de Brouillet est tout de même bien réussi puisque *Les quatre saisons de Violetta* reste malgré tout un livre qu'on lit avec beaucoup de plaisir d'une couverture à l'autre.

Émilie Fortin



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY
L'angle mort

Boréal, Montréal
 2002, 326 pages

Trois voix, trois discours solitaires et errants, trois personnages qui semblent avoir un besoin viscéral de parler, de se raconter. La prise de parole comme la prise d'une arme de combat, comme le commencement d'une lutte pour la survie. Ainsi se présente *L'angle mort*, troisième roman de Jean-François Chassay, professeur au département d'études littéraires de l'UQAM. C'est avec grande habileté que l'auteur nous entraîne dans le labyrinthe des

pensées de ses trois personnages à la fois fascinants et déroutants.

L'histoire commence sur une voix qui sort du néant. Puis, petit à petit, au fur et à mesure que les chapitres se déroulent, deux autres voix viennent se juxtaposer à la première. Stéphane, Camille et Dominique livrent, à tour de rôle, leurs pensées, leurs obsessions, leurs secrets, leurs préoccupations. Stéphane est une architecte rationnelle qui aime l'ordre et elle doit faire face au désordre de sa vie, désordre qui semble prendre racine dans sa généalogie et qui culmine dans le cerveau de son fils hyperactif. Camille, cuisinier misanthrope, parle ironiquement des relations

humaines et vante les vertus de la solitude. Dominique, quant à lui, est un professeur d'histoire vieillissant. Sa jeunesse est terminée, il ne lui reste plus qu'à affronter ses démons, ses morts. Bien vite, ces trois voix, que nous croyions isolées les unes des autres, vont s'unir, s'enchevêtrer de manière à former une partition musicale complexe, si complexe que les personnages (et parfois même le lecteur) s'y perdent. Afin de se retrouver, d'acquiescer une identité qui leur permettra d'exister et de vivre, les personnages devront explorer ce fameux *angle mort*, cette zone d'ombre qui fait partie d'eux mais qu'ils ne fréquentent pas, par peur de souffrir ou tout



simplement par mépris de la psychologie. Ils seront cependant obligés d'ouvrir l'œil et d'analyser ce qui se passe dans l'angle mort de leur vie.

Le roman de Chassay est un roman très fragmenté. Chapitre après chapitre, les voix se succèdent, les idées aussi, et de manière plutôt rapide. Souvent, l'auteur semble se disperser, ses propos vont dans plusieurs directions différentes, comme s'il perdait le fil de son histoire. Or, cette dispersion et cette fragmentation confèrent à l'œuvre une profondeur intéressante. Le lecteur doit lier les événements les uns aux autres, unir les fragments donnés. En effet, Chassay ne tombe pas dans le piège de la psychologie explicative. Il met tout simplement trois pensées en scène. La lecture de *L'angle mort* doit donc se faire de manière active et attentive. C'est une lecture qui exige une bonne dose de concentration, mais une lecture sensible, qui nous pousse à l'introspection, qui nous amène à évaluer notre manière d'être au monde, et qui nous force à tourner la tête pour observer ce qui se passe dans notre propre angle mort.

Catherine Martineau

FRANÇOIS CANNICIONI

La Juive

Éditions du Septentrion, Sillery
2002, 109 pages

Avec *La Juive*, son deuxième roman, l'écrivain d'origine corse François Cannicioni nous entraîne en Tunisie à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. François, le narrateur, y vivra une histoire d'amour qui changera le cours de son existence. Effectivement, l'adolescent, Français et chrétien, s'éprend de Claude Sarfati, une jolie Juive tunisienne. Le jeune couple expérimente clandestinement les joies de l'amour, de la passion et de la sexualité jusqu'à ce que Claude découvre qu'elle est enceinte. Malgré les oppositions de leurs proches, les adolescents décident de garder l'enfant et de l'élever simultanément dans le judaïsme et dans la tradition chrétienne. Les nouveaux parents ne connaissent pas de souci véritable jusqu'à l'arrivée des S.S. en Tunisie.

François, insouciant, ignore alors les mises en garde d'un ami soldat et expose conséquemment sa famille au danger de la déportation. Claude et son enfant sont enlevés par l'armée allemande et conduits dans un camp de concentration. François

ne les reverra jamais.

La première partie du roman célèbre la vie, apporte un brin d'exotisme, glorifie la jeunesse et l'insouciance, tandis que la seconde moitié rapporte les horreurs de l'Holocauste. L'intrigue est introduite sous la forme d'une confession muette : François, vieilli et malade, reçoit la visite d'un prêtre à l'hôpital et, faute de pouvoir parler, avoue ses péchés par le pouvoir de la pensée.

Le sujet, fertile en possibilités littéraires, est abordé de manière bien maladroite et trop superficielle. Les relations et les confrontations entre les races, les religions et les cultures amorcent une réflexion intéressante sur l'intolérance qui n'est malheureusement pas approfondie par l'auteur. Plusieurs passages manquent également de pertinence : dix pour cent du roman est réservé à l'explicitation des ébats sexuels du jeune couple. En plus de faire entorse au canevas de la confession, ces extraits dénués de sens détournent le lecteur du vif du sujet. Cet écart inopportun aurait pu être toléré dans un roman volumineux ; il devient toutefois impardonnable à l'intérieur d'un livre d'à peine cent pages qui, *a fortiori*, traite d'un sujet sérieux tel que l'Holocauste. Une écriture subtile et raffinée aurait mieux servi la glorification de la vie avant l'extermination. La densité psychologique des protagonistes fait également défaut : tout au long du roman, les adolescents demeurent des personnages de papier auxquels le lecteur s'attache difficilement. Par surcroît, le narrateur homodiégétique rabaisse maladroitement Claude, la principale victime du drame, avant même qu'elle soit anéantie par l'armée allemande. Il se l'approprie et la réduit à n'être que sa petite femme, sa Claude, sa convertie. Même s'il faut reconnaître la valeur symbolique et littéraire de certains extraits, l'écriture de Cannicioni, dans son ensemble, demeure stérile et infectée de clichés.

La Juive est un roman décevant qui rejoint le lot des ouvrages écrits dans l'unique but de raconter une histoire sans grand souci de stylistique.

Sandra Rompré-Deschênes

FRANÇOISE CLÉMENT-BOWDEN

Trois fois passera

Prise de Parole, Sudbury
2002, 170 pages

C'est avec une référence à Marcel Proust, plus précisément à l'épisode bien connu de la petite madeleine, que s'ouvre ce premier roman de Françoise Clément-Bowden qui, on le devine, trouve son fil conducteur dans l'évocation d'un passé lointain mais précieusement conservé. Ainsi la narratrice de ce récit, une femme octogénaire que l'on pourrait facilement confondre avec l'auteure elle-même, nous fait découvrir les multiples personnages qui ont peuplé l'univers franco-ontarien dans lequel elle a baigné toute sa jeunesse. De ces individus, ce sont ses trois grands-pères (paternel, maternel et « amical ») qui ont le plus influencé l'orpheline qu'elle était, et ce, en lui transmettant la passion des arts, l'amour de la nature, mais surtout, une manière bien particulière d'envisager la vie. En nous faisant pénétrer dans le monde de William, Henri et Grampa Davis, la vieille dame renoue du même coup avec sa condition de jeune fille dépareillée, état qui découle de l'hétérogénéité de son éducation. Car, quoique choyée et dorlotée par son entourage, la petite Ariane a eu à s'adapter aux mœurs et aux traditions de deux milieux différents, soit celui de ses grands-parents maternels (William et Philomène) et paternels (Henri et Kit). C'est ainsi qu'en parlant de ces deux couples qui l'ont prise en charge, elle affirme : « Je vivais ma petite jeunesse entre deux mondes, du point de vue langue, culture, ambiance et influences sur mon caractère et mon tempérament. Souvent, de ces deux foyers, j'aurais voulu troquer l'un pour l'autre : là où je me trouvais, l'autre me manquait » (p. 41). Cette absence de l'autre, Ariane la ressent de plus en plus au cours de son adolescence, période durant laquelle aucune de ses connaissances ne semble lui donner l'amour dont elle a besoin : « Chacun avait sa niche, c'est-à-dire sa famille me semblait-il,

hors moi, Fille de personne, me disais-je » (p. 96). Elle trouve finalement le morceau manquant à son casse-tête en la personne de *Grampa* Davis, un homme âgé, lui aussi orphelin depuis toujours. Liés par la même destinée, ces deux êtres agiront de connivence dans le domaine affectif, Davis retrouvant chez Ariane l'amour de sa fille décédée et Ariane ayant la conviction d'y être enfin pour quelque chose dans la vie de quel'un.

Dans cet ouvrage, nous pouvons remarquer d'entrée de jeu l'importance accordée aux relations familiales, qui s'imposent comme un aspect central et fondamental dans la vie de la jeune protagoniste. Cependant, afin de mieux explorer cette idée, l'auteure aurait eu intérêt à développer plus profondément les personnages de William, Henri et Davis qui, à plusieurs reprises, s'effacent tout bonnement de l'intrigue au détriment des autres acteurs du récit. *Grampa* Davis ne surgit d'ailleurs qu'à quelque trente pages de la fin, alors que William tire sa révérence en plein cœur du récit. En ce qui concerne le contenu, *Trois fois passera* sombre trop souvent dans le cliché pour en faire une œuvre digne d'éloges. C'est sans raffinement et avec une émotion qui hésite à pénétrer le lecteur que Clément-Bowden raconte ce qui a déjà été depuis longtemps recensé dans bien des ouvrages du même genre, soit l'innocence liée à l'enfance, les rites de passage et la quête de soi. Un peu plus de subtilité dans l'intrigue et d'audace dans l'écriture auraient donné un grand coup de main à ce premier roman qui manque décidément de tonus et qui nous donne tout juste le goût de lire (ou de relire) Proust.

Julien Desrochers



JONATHAN FRANZEN
Les corrections
Boréal, Montréal
2002, 720 pages

Jonathan Franzen était peu connu du lectorat francophone jusqu'à ce que soit traduit *Les corrections*, un roman imposant que publie les Éditions Boréal. Déjà vendu à plus d'un million d'exemplaires aux États-Unis et couronné du prestigieux *National Book*

Award, *Les corrections* est un roman qui commande une attention soutenue par sa forme, mais qui récompense aussi son lecteur par son humour jubilatoire, sa galerie de personnages tous aussi singuliers les uns que les autres et ses histoires enchevêtrées. Si le roman a fait l'événement aux États-Unis, son auteur a lui aussi été sous les feux de la rampe en refusant de participer à la célèbre émission d'Oprah Winfrey et de faire partie de son club « sélect ». Il n'en fallait pas plus pour déclencher une certaine critique populiste qui a tôt fait de qualifier Franzen de « con snobinard » !

Au cœur de ce roman-fleuve, on trouve une famille, les Lambert, composée d'Alfred, le père atteint de la maladie de Parkinson, Enid, la mère modèle mais obsédée par la préparation de la fête de Noël, et leurs trois enfants : Gary, un banquier malheureux, Chip, un scénariste manqué qui mène la vie de bohème, et Denise, une chef de cuisine à la recherche de sa véritable identité sexuelle. Si l'enfance de ces derniers se passe relativement bien, au fur et à mesure qu'ils grandissent et développent leur personnalité commencent à apparaître les symptômes des crises de valeurs qui secouent la société postmoderne. Les relations entre les membres de cette famille deviennent de plus en plus conflictuelles, les révoltes appréhendées éclatent en plein jour tandis que ses profils à l'arrière-plan le portrait d'une Amérique, dont nous sommes de toute évidence, avec sa quête du profit, son féminisme de bon aloi, son machisme désuet et sa recherche du bonheur à tout prix. Personne n'en sortira indemne, chacun aura à vivre sa crise existentielle et aura à se définir par rapport aux autres et au monde qui l'entoure. L'éditeur souligne à juste titre la « férocité du regard de l'auteur », mais c'est sans compter sur son talent abouti de conteur où perce une pointe d'humour qui nous permet de croire que la vie n'est pas aussi triste que l'on veut bien nous le faire croire. Franzen exorcise à sa façon les nouveaux démons de la société que l'on aurait tort de réduire aux États-Unis puisque nous vivons aussi tragiquement que la famille Lambert tout en sachant qu'il y a toujours une issue possible, une voie pour s'en sortir non sans y avoir laissé quelques plumes.

Il est difficile de se détacher de ce livre une fois passée les cinquante premières pages tant nous nous prenons au

jeu de la fiction qui, je le répète, se moque de la linéarité du récit. Mais la satisfaction du lecteur ne vient-elle pas aussi de l'impression d'avoir fait un travail de lecture patient et d'avoir vécu, par procuration, le destin de ces hommes et de ces femmes qui pourrait bien être le nôtre ? *Les corrections* est un grand moment de lecture : qui peut s'en passer ?

Roger Chamberland

JOHN DOS PASSOS
U. S. A.

Gallimard, Paris
2002, 1344 pages
Collection « Quarto »

Lecteur boulimique, voici un livre qui te satisfera : pour la première fois réunie en français et publiée en un seul volume, la trilogie de Dos Passos, *U. S. A.*, fait près de 1 400 pages et donne à lire l'une des œuvres les plus importantes de la littérature américaine et l'une de ses plus originales. Le projet de Dos Passos était de rendre la parole aux gens qui ont marqué les 40 premières années du XX^e siècle d'une Amérique alors en plein essor. Cependant, l'auteur y est allé d'une écriture révolutionnaire construisant et juxtaposant quatre discours autonomes : ses propres souvenirs, qui forment les 51 passages de « L'œil-caméra » ; « actualités » de discours publics ; extraits des manchettes de périodiques, publicité, chansons populaires ; notices biographiques de 25 personnages historiques ; récits de la vie de 12 personnages de fiction. Le lecteur circule dans ces trois romans, *Le 42^e parallèle*, *1919* et *La grosse galette*, comme s'il prenait part à une visite au pays de l'Oncle Sam, mais une visite dont le guide laisserait ses touristes apprécier à leur rythme et à leur guise le brouhaha du discours social, le bruit de fond d'une Amérique en train de se construire. La lecture n'est pas toujours de tout repos car la structure même de ces romans est très éclatée, comme elle peut l'être au plan formel où nous passons d'un niveau à un autre en n'ayant que les variations typographiques et une mise en page qui y est assortie comme point de repères. Le réel peut bien se passer de la fiction pour rendre compte de la complexité de la vie sociale et politique tant la richesse du discours ambiant peut alimenter une

conscience attentive aux rumeurs de la ville. Un peu à la manière du James Joyce de *Finnegan's Wake*, pourtant paru quelques décennies plus tard, Dos Passos se fait l'écho d'une Amérique encore pleine de promesses.

L'édition Quarto, menée de main de maître par Philippe Roger, qui signe d'ailleurs une préface exemplaire, offre également une chronologie historique des États-Unis de 1898 à 1929, un *Dictionnaire U. S. A.*, et une biographie et une chronologie de l'auteur. Il est temps que nous ayons accès à ce monument de la littérature américaine.

Roger Chamberland

SERGE LAMOTHE

L'ange au berceau

L'instant même, Québec

2002, 175 pages

C'est avec *L'ange au berceau* que Serge Lamothe clôt sa trilogie qui avait débutée quatre ans plus tôt avec *La longue portée*, paru en 1998, suivi de *La tierce personne* en 2000. Toutefois, contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre d'une trilogie, il n'est pas absolument nécessaire d'avoir lu les deux premiers volumes pour apprécier le dernier. Au contraire, Serge Lamothe effleure assez bien les événements importants, de manière à situer correctement le lecteur tout en ne dévoilant pas d'emblée le mystère des livres précédents, de sorte qu'il nous donne plutôt envie d'aller dévorer ses deux autres romans par la suite pour ainsi saisir toute la subtilité de l'œuvre dans son ensemble.

Avec *L'ange au berceau*, l'auteur fait un saut de génération et nous plonge dans la vie tumultueuse de Simon Godin, fils de Charles Godin, le narrateur de *La longue portée*. Simon n'a pas beau-

coup connu son père puisqu'il a été élevé à Nassau chez son grand-père paternel, Al Godin. Toutefois, il doit effectuer un retour à Québec, la ville de ses parents, pour témoigner au procès du meurtrier de ceux-ci, Mathieu Arbour, le narrateur de *La tierce personne*. C'est donc sous des airs de roman policier que débute cette histoire, d'autant plus qu'à son retour à Nassau Simon voit son grand-père disparaître mystérieusement avec son bateau (nommé *L'ange au berceau*) dans la tempête provoquée par l'ouragan Floyd. Une fois la police mise au courant, les événements se bousculent et Simon se rend rapidement compte que l'homme qu'il croyait connaître est en fait plus mystérieux qu'il ne pouvait l'imaginer. Émergent alors des histoires de blanchiment d'argent, d'organisations secrètes, de terrorisme, de meurtres, d'enlèvements qui font de *L'ange au berceau* un roman aux teintes policières résolument ancré dans l'actualité. Même les événements du 11 septembre 2002 y trouvent une certaine place.

Toutefois, le mystère dépasse peu à peu les questions d'argent, de testament et de « fous d'Allah » pour se situer au niveau d'une quête d'identité de Simon à travers les générations. En menant son enquête, parfois avec l'aide de son ami Bernard Coste, « l'abject canard vociférant », Simon doit remonter le long de son arbre généalogique pour découvrir que la disparition de son grand-père est calquée sur celle de son trisaïeul, Armand Godin, lui-même s'étant volatilisé lors d'un voyage en bateau, selon la légende familiale. Il découvre ainsi l'attrait de ces ancêtres pour les pays arabes et le mysticisme qui les entoure ainsi que l'existence d'un livre étrange, l'incunable de Constantinople, un traité d'alchimie aussi nommé *l'ange au berceau*... La quête de Simon le dirige malgré lui sur

la piste de ce livre qui peut peut-être l'aider à comprendre le sens de ses visions, de cet homme dans ses rêves qui lui répète sans cesse : « Ce sont nos morts qui nous donnent la vie ».

Ainsi *L'ange au berceau*, au-delà de l'intrigue policière, est davantage un livre sur l'identité, sur le morcellement de cette dernière et sur la complexité des êtres humains. D'ailleurs, le morcellement est traité par Serge Lamothe de plusieurs manières, par exemple dans la narration. L'existence des « green books » de Simon, sorte de journaux intimes, ainsi que l'alternance habile que fait l'auteur entre les pensées cyniques du jeune homme et les événements narrés par un inconnu (du moins jusqu'à la fin) renforcent l'idée de fragmentation. Ce type de narration offre aussi un temps narratif discontinu puisqu'il y a de nombreux trous (entre ce que Simon écrit et ce que l'autre narrateur sait de ses activités) où l'imagination du lecteur est grandement sollicitée. De plus, les nombreux déplacements du personnage, de Nassau à Québec en passant par Istanbul, et le passage constant de l'anglais au français contribuent à rendre cette idée de fragmentation et d'une recherche de soi.

Ainsi, plus qu'une simple enquête policière, *L'ange au berceau* s'avère être le récit d'une quête identitaire entourée d'une aura de mystère. Serge Lamothe crée d'ailleurs avec brio cette ambiance mystérieuse jusqu'à la toute fin, assez pour qu'on se demande si l'auteur s'en tiendra à une trilogie. Quoi qu'il en soit, il est à souhaiter qu'il ne cesse pas là ses activités littéraires.

Émilie Fortin



Le monde de la culture
et de l'éducation maintenant en ligne
www.revueqf.ulaval.ca

EUGÈNE L'ÉCUYER

La fille du brigand.**Œuvres choisies**

Édition établie, présentée et annotée par Jean-Guy Hudon
Les Éditions de la Huit, Sainte-Foy
2001, 426 pages

La fille du brigand.**Roman**

Préface de Michel Lord
Éditions Nota bene, Québec
2001, 170 [1] pages

Depuis 1914, date de publication de sa première édition en volume, le roman *La fille du brigand*, d'Eugène L'Écuyer, paru dans la revue *Le Ménestrel* en 1844, était resté dans l'ombre jusqu'à ce que je le retienne dans une anthologie intitulée *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, publiée chez Fides en 1996. Or, voilà que, presque simultanément paraissent, fin 2001, deux nouvelles éditions de ce roman, aux objectifs apparemment différents. Alors que mon anthologie laissait presque entièrement la place aux textes, précédés d'une mince présentation, suivant les désirs de l'éditeur, et qu'elle était destinée à la lecture, purement et simplement, ces nouvelles éditions se rejoignent sur un point commun : rendre accessible au grand nombre un roman qui mérite beaucoup plus que le dédain que lui ont réservé certains critiques,

pourtant chevronnés, dans des commentaires rapides et peu circonstanciés.

Celle de Michel Lord est précédée d'une « Présentation » très dense, d'une douzaine de pages – appelée « Préface » en page couverture – sous le titre doublement néologique, « Diabolisation et Mirabilisation de l'imaginaire québécois naissant », dans laquelle il relie fort judicieusement l'écriture de ce roman à l'esthétique du roman gothique anglais du XVIII^e siècle, encore nommé terrifiant ou frénétique, puis noir, qui a donné naissance au genre fantastique d'aujourd'hui et au *mystery*. Cette approche, déjà abondamment définie dans son étude, *En quête du roman gothique québécois 1837-1860*, se veut à la fois littéraire et sociologique. Il n'est pas étonnant que, dans le contexte qui prévalait au milieu du XIX^e siècle, « l'imaginaire mis en œuvre dans les premières œuvres du corpus romanesque québécois ait été un imaginaire de combat : contre le mal, le vilain, l'oppression, et pour le triomphe du bien » (p. 11), ce qui résume parfaitement le sens du roman et rappelle les durs propos de Durham sur la « nationalité » canadienne, alors qu'il était venu enquêter sur les Troubles de 1837-1838. Lord va même jusqu'à considérer *La fille du brigand* comme « une œuvre phare pour qui veut comprendre les tendances et tensions de l'imaginaire » (p. 6) de l'époque.

L'édition de Jean-Guy Hudon, qui se présente comme une édition critique,

est précédée d'une abondante « Introduction » divisée en deux parties de longueur inégale, « Une vie » (30 pages) et « Une œuvre » (90 pages), qui convie le lecteur à une véritable histoire du roman d'aventures, et, bien plus encore, à une histoire détaillée de la littérature romanesque du XIX^e siècle canadien. Interprète intelligent, à la plume agréable, solidement documenté, Hudon examine, avec une minutie d'archiviste-historien, d'abord les faits et gestes du notaire Eugène L'Écuyer, impliqué tant dans sa profession que dans la littérature naissante, puis se livre à une analyse approfondie de l'ensemble de son œuvre littéraire, ce qui déborde largement le seul roman *La fille du brigand* et lui sert de prétexte pour en rassembler en « florilège » (p. LXXVII) une partie importante. Si nous nous attardons à ce roman, nous constatons que l'étude de Hudon est fondée principalement sur sa thèse de maîtrise portant sur Eugène L'Écuyer (1971), les articles parus dans le premier tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (1978, réédité en 1980) et l'étude sur le genre gothique de Michel Lord (1985, rééditée en 1994) citée plus haut. Comme ce dernier, qui insistait sur les romanciers anglais, il ne manque pas d'évoquer les « influences » surtout françaises d'écrivains ayant pour la plupart publié leurs romans en feuilletons dans des périodiques, les Honoré de Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié et Alexandre Dumas, entre autres, et s'attarde au romantisme des œuvres, évoquant Lamennais et ses « visées morales et sociales » (p. LIII), son « humanisme socialisant » (p. LV), qui teintent les romans d'ici, ceux de L'Écuyer en particulier. Il examine également le système narratif de *La fille du brigand*, l'espace qui y est décrit, les personnages, bref propose l'étude la plus étendue, la plus complète et la plus solide qui ait jamais été faite jusqu'ici sur ce roman. En conclusion, Hudon souligne la triple valeur documentaire, historique et littéraire des textes qui forment son florilège.

Il est utile de signaler la belle présentation des deux éditions, non pas concurrentes mais complémentaires, l'une et l'autre donnant aux lecteurs et lectrices le goût irrésistible de se plonger dans des textes pionniers qui appartiennent à notre patrimoine littéraire.

Gilles Dorion



Il est utile de signaler la belle présentation des deux éditions, non pas concurrentes mais complémentaires, l'une et l'autre donnant aux lecteurs et lectrices le goût irrésistible de se plonger dans des textes pionniers qui appartiennent à notre patrimoine littéraire.



ROMANS

ANNE-MICHÈLE LÉVESQUE

Rumeurs et marées

Vents d'Ouest, Hull

2002, 158 pages

Avec son roman *Rumeurs et marées*, son onzième ouvrage, la romancière et nouvelliste Anne-Michèle Lévesque, en plus de témoigner de son grand amour pour la mer, nous transporte dans l'histoire d'un petit village côtier où s'entremêlent les destins plus ou moins importants de ses habitants. Prenant souvent allure de conte ou même parfois de saga, *Rumeurs et marées* débute par un naufrage : un bateau sombre au large des côtes de Morlieux, alors qu'une comète traverse le ciel sous les

regards apeurés des villageois. Nombreux sont les individus qui établissent un lien entre cet avertissement céleste et les événements qui suivent : « une menace toute grise, écrite dans les nuages, ce n'est pas une chose à ignorer » (p. 16). Certains habitants racontent entendre des voix dans le cimetière, d'autres soutiennent que les morts ne sont pas tout à fait morts. Des amants se donnent rendez-vous, des femmes se jettent du haut d'un phare, des hommes s'égarant dans la nuit. Viennent alors des scientifiques s'entourant de mystère et de mots savants. Les inconnus tentent de convaincre les villageois d'abandonner les lieux sans tarder. Un glissement de terrain risque à chaque instant d'emporter dans les eaux une partie du village.

Le roman d'Anne-Michèle Lévesque s'ouvre sur le ton de la confiance, sauf que la narration n'appartient pas aux villageois de Morlieux. Ce sont les maisons désertées, derniers vestiges d'une époque révolue, qui se souviennent des joies, des sanglots étouffés et des étranges agissements des personnages. La plus importante et la plus belle des demeures devient la porte-parole du groupe. Elle entend tout, retient tout, et raconte le plus fidèlement ce qui est arrivé. Entre ses murs, sur son toit et sur ses fenêtres, le vent dépose vérités et racontars, rumeurs et mensonges. La maison qui a hébergé trois générations de médecins se souvient de la comète et des bateaux



AMÉLIE NOTHOMB

Robert des noms propres

Albin Michel, Paris

2002, 171 pages

Juste avant de mettre mon article sous presse (cf. dossier littéraire page 37), le dernier Nothomb, intitulé *Robert des noms propres*, atterrit tout chaud encore entre mes mains qui finiront curieusement par le trouver bien tiède.

La plus grande qualité de ce roman réside probablement dans le fait qu'il traite un thème nouveau pour Nothomb, celui du poids que représentent les attentes parentales pour une enfant qui se doit d'être exceptionnelle. Thème actuel, s'il en est un, dans cette société de performance où l'on se doit absolument de faire des enfants parfaits et où les moindres faits et gestes de notre progéniture deviennent des exploits. Je retiendrai donc de ce roman cette critique indirecte de Nothomb qui vise les parents trop déconnectés pour se rendre compte que leur enfant-roi n'est qu'un enfant tout court et qu'il est un peu excessif d'admirer sa dextérité quand il ne fait que se jouer dans le nez. Oui, selon moi, cette critique est ce que l'on doit retenir de ce nouveau roman parce que, disons-le d'emblée, le style de l'auteure y est moins mordant que dans ses romans précédents et la trame narrative nous réserve beaucoup moins de surprises, si ce n'est le punch final que je ne vous dévoilerai

pas, bien sûr, mais dont je me contenterai de dire qu'il éclaire le sens véritable du texte qui apparaît sur la quatrième de couverture.

Robert des noms propres nous raconte le destin exceptionnel d'une petite fille nommée Plectrude. Avant même sa naissance, elle est marquée du sceau de l'exception puisque sa jeune mère, enceinte de huit mois, assassine froidement son père car elle croit que celui-ci nuira à l'enfant et l'empêchera de réaliser son destin. Lucette accouchera donc de Plectrude en prison et se pendra ensuite en laissant à la nouvelle-née ce nom étonnant en guise de testament. La petite est recueillie par la sœur de Lucette, Clémence, qui lui vouera une admiration sans borne et qui s'appliquera à faire de sa vie un conte de fées jusqu'à ce qu'elle cesse d'être clémence et en vienne à lui imposer ses propres rêves. Plectrude n'a peut-être au départ que ce nom d'exceptionnel, mais on la nourrira tant et tant d'applaudissements qu'elle finira par se démarquer du commun des mortels. Exception, exception, exception, ce mot revient continuellement de pages en pages, comme un leitmotiv qui parviendrait à commander au destin lui-même.



Nothomb vise les parents trop déconnectés pour se rendre compte que leur enfant-roi n'est qu'un enfant tout court et qu'il est un peu excessif d'admirer sa dextérité quand il ne fait que se jouer dans le nez.

Cependant, je ne crois pas vraiment que ce nouveau roman soit exceptionnel. J'ai mentionné dans mon article que tous les ouvrages de Nothomb n'étaient pas d'intérêt égal, et celui-ci n'a pas été l'événement que j'attendais. Je me dirai seulement qu'il en va des romans de Nothomb comme des vins et que cette cuvée ne passera pas pour sa meilleure, qu'il n'y a peut-être pas eu assez de pluie ou qu'il n'a pas fait assez chaud. À mon goût, le vin est un peu trop vert.

Chantale Gingras

qui ont échoué sur les récifs de l'île Maudite : « [elle] est fille d'une tempête et d'un naufrage » (p. 12). Là, au cœur de Morlieux, s'aiment et se divisent les personnages, naissent et meurent des espoirs et des souffrances. Tout se déroule entre les murs des maisons, témoins silencieux d'un village prédestiné à un sort funeste, comme l'indique le nom « Mort Lieu ». Même si parfois les récits sur les habitants sont brefs, passant trop rapidement des parents aux enfants, et les personnalités, à peine esquissées, le roman réussit à nous plonger dans une trame narrative bien ficelée. *Rumeurs et marées* se veut parfois ironique, parfois tendre, mais est animé d'un souffle qui lui est propre : la justesse d'une écriture à la fois simple et poétique. Les phrases possèdent la musique d'un air safin, la magie des embruns et des brouillards.

Marie-Michèle Poulin

Ljubica Milicević

Le Chemin
des pierres



LJUBICA MILICEVIC
Le chemin des pierres

Leméac, Montréal
2002, 118 pages

Poète et romancière, Ljubica Milicevic choisit pour titre de son troisième roman le nom d'une route dans son pays d'origine, en souvenir d'une ancienne religion des Bogomiles, les Aimés de Dieu,

considérés comme les premiers Cathars refusant de séparer le spirituel et le matériel, et dont le père du héros prétendait descendre. Le roman est composé en diptyque, dont la première partie raconte les souvenirs de Mala, la menue, jeune femme qui avait quitté la Yougoslavie pour aller s'installer à Montréal et qui y revient, vingt ans plus tard, pour enterrer sa mère. La deuxième partie rapporte l'histoire douloureuse et l'exil de Valentin, de sa demi-sœur Emina et de la jeune femme de Sarajevo, assiégée lors des luttes récentes en Bosnie. Le roman s'ouvre sur les funérailles de la mère de l'héroïne et se clôt sur le récit de la mort du jeune peintre Valentin, ami d'enfance, mentor et confident de Mala.

L'histoire de Mala et de Valentin, poétique, platonique et plus forte que la mort, est un hymne à la beauté, raconté dans la meilleure tradition classique.



La mort plane au-dessus des personnages, mais l'héroïne comprendra le sens de divers symboles reliés à ce thème au moment où il sera trop tard. La romancière évoque les pleureuses et le rituel des repas des funérailles orthodoxes. Dans un style tout aussi poétique qu'austère, elle raconte le passé et le présent de son ancienne patrie, en lançant un message de tolérance au monde entier tout en invitant son lecteur à examiner ses actes pendant qu'il est encore temps. L'héroïne est orthodoxe, le héros, catholique par sa mère, et dont le père a épousé une musulmane en deuxième noces. Sarajevo, où se déroule la deuxième partie, abritait autrefois quatre religions. Il en est suggéré une cinquième ici pour réconcilier tout le monde.

Tout au long du roman, nous suivons l'épanouissement des rapports entre Mala et Valentin et, pourtant, le peintre n'avoue jamais être épris de son modèle. Toutefois, il garde jalousement dans son atelier les objets qui rappellent son amie partie pour le Nouveau Monde. N'ayant jamais rompu les liens les unissant, ils échangeaient de longues lettres et des cadeaux ; mais ils ne se sont jamais revus. Ce n'est qu'après la mort de sa mère que Mala se rend compte à quel point elle éprouvait le besoin du soutien de son ami, tué par un mercenaire saoul. Apparu au commencement du livre comme une silhouette floue, un mirage sous la neige, il meurt après avoir franchi cette route menant vers la liberté, un labyrinthe à l'intérieur d'une tombe. L'héroïne, « en quête de pénitence », après avoir conté le récit d'Emina, « emportera son histoire de l'autre côté des mers ». Avec beaucoup de détails rappelant les mythologies grecques et les coutumes anciennes, la romancière raconte une histoire qui pourrait bien être la sienne.

Cette fiction basée sur les souvenirs et la vérité rappelle que l'amour l'emporte sur la mort, la tolérance sur la haine et l'avenir sur le passé. L'histoire de Mala et de Valentin, poétique, platonique et plus forte que la mort, est un hymne à la beauté, raconté dans la meilleure tradition classique.

Liliana Matić



SYLVAIN MEUNIER
**La dernière enquête
de Julie Juillet**

Vents d'Ouest, Hull
2002, 240 pages
Collection « Azimuts »

Ceux qui connaissent Julie Juillet pour l'avoir suivie dans *Enquête sur la mort d'une vierge folle* et dans *Enquête sur la mort d'un père Noël* seront ravis de la retrouver toujours la même, aussi futée, entêtée et « grisée par le défi » (p. 128), dans *La dernière enquête de Julie Juillet*, quatrième parution pour Sylvain Meunier cette année.

Julie s'est retirée de la police et est maintenant auteure de bandes dessinées érotiques. Elle mène une vie stable avec son conjoint et leur petit garçon. Pourtant décidée à ne plus mener d'enquête, le lourd secret que lui révèle son amie Chantal la pousse à reprendre ses activités. Son nouvel objectif : obtenir des renseignements sur un réseau de trafic de femmes et d'enfants. Cependant, il ne lui faut que peu de temps pour comprendre que le réseau qu'elle tente de percer n'est pas constitué de simples petits bandits ! Elle et Chantal décident donc de tout dévoiler aux autorités pour qu'elles poursuivent elles-mêmes l'enquête. Mais ce ne sera qu'un bref retour au calme...

La suite nous fait retenir notre souffle : l'ex-enquêteuse est kidnappée ! Philo, conjoint de Julie mais aussi policier, et Liboiron, responsable officiel de l'enquête, partent à la recherche de la disparue, découvrent des histoires lou-

ches et une société empreinte de corruption. Et Philo ne se laisse guider que par ses émotions... À l'intérieur de ce qui semble être un véritable laboratoire scientifique, l'héroïne découvre enfin la solution de l'intrigue : son passé remonte alors à la surface et elle vit un difficile face à face avec le Docteur Oh !

C'est avec une écriture fluide, claire et simple que Sylvain Meunier nous raconte *La dernière enquête de Julie Juillet*. Mais son style est cru, choquant, parce que des réalités plus noires les unes que les autres sont présentées sans ménagement. Dès le prologue, le lecteur se questionne sur sa capacité à passer à travers une telle lecture : ce qui est raconté et la façon dont c'est relaté bouleversent ! Le ton est donné... C'est en jouant la carte de l'intensité de l'intrigue que Meunier réussit à contrer ce bouleversement et à garder l'intérêt de son lecteur du début à la fin du roman. Et puis, grâce à la personnalité tout à fait hors du commun, mais tout de même véridique, de son personnage principal, Meunier fait progresser sans difficulté son lecteur à travers un roman policier pourtant bien complexe. Une fois de plus, Sylvain Meunier nous montre qu'il est en pleine possession de ses moyens !

Hélène Forgues

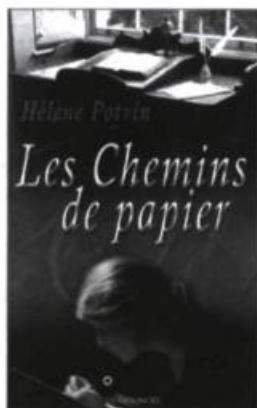
HÉLÈNE POTVIN

Les chemins de papier

Les Éditions JCL, Saguenay
2002, 272 pages

Les chemins de papier a valu à Hélène Potvin le prix littéraire de La Plume saguenéenne en 2001. Ce prix, décerné chaque année à une œuvre inédite d'un auteur du Saguenay-Lac-Saint-Jean (incluant la Côte-Nord et Chibougamau-Chapais), assure l'édition et la diffusion de l'ouvrage ; il permet aussi la participation de l'auteur à la Fête du livre de Saint-Étienne (en France), qui a lieu en octobre.

Ce premier roman d'Hélène Potvin donne aux choses du passé une âme, un pouvoir qu'ils puisent dans les expériences de leur ancien propriétaire et qui influence la destinée des vivants. L'intrigue, en effet,



se noue autour de vieux meubles qui, par les traces et l'énergie qu'ils conservent d'une vie antérieure, établissent une sorte de parallèle avec les événements vécus par des représentants d'une génération plus jeune.

Arrivé à un âge très avancé, Pamphile n'en continue pas moins d'exercer sa profession d'antiquaire dans la petite localité de Saint-Gédéon et ses environs ruraux. Ce veuf solitaire s'est attaché à Marie-Ève, une jeune informaticienne, comme à la fille qu'il n'a jamais eue et dont l'affection comble le vide laissé par ses fils émigrés au sud des États-Unis. Chargé de liquider une étrange succession, Pamphile est amené à donner à sa protégée un secrétaire ancien qui contient des lettres compromettantes. Or, le jeune notaire du village, Jean, retrouve dans un vieux meuble récemment acquis l'envers de cette correspondance secrète. Entre Marie-Ève et Jean ne tarde pas à se tisser une relation amoureuse tout aussi inavouable, dont les péripéties semblent se calquer sur un autre drame sentimental qui a eu lieu longtemps auparavant. Leur destin est-il tracé d'avance, inéluctable, ou bien pourront-ils briser l'envoûtement pour éviter le sort tragique qui a frappé les amants du passé ?

En dépit des circonstances plus ou moins paranormales qu'il fait intervenir, le roman ne saurait être rangé dans la littérature fantastique ; l'action se déroule dans le monde réel exclusivement. Mais les coïncidences sont si troublantes entre les événements d'hier et d'aujourd'hui que l'ouvrage oscille par moments entre l'insolite et le concret.

Hélène Potvin est une auteure d'une grande sensibilité. On pourrait même lui reprocher une certaine sensiblerie. À mettre au compte de sa richesse, toutefois, ce premier livre offre au lecteur une panoplie de sentiments qui débordent résolument les rapports amoureux d'un couple. L'amour filial, l'amitié, la compassion et tous les liens sociaux qui caractérisent les rapports humains y trouvent leur place. Ils s'y expriment avec une économie de mots et un sens du raccourci

qui laissent tout le champ souhaitable à l'évocation et à la suggestion. Aussi, *Les chemins de papier* s'adresse-t-il à un vaste public.

Côté écriture, le roman témoigne d'une maîtrise certaine. Le style est en harmonie avec la nature des événements et les états d'âme des personnages ; il passe sans anicroche et avec à-propos du ton badin à celui de la confiance ou de l'affliction. Bien construites et équilibrées, les phrases rendent la lecture agréable.

Clément Martel

ANDRÉ PETROWSKI

L'or

Éditions Trait d'union,
Montréal
2002, 328 pages



L'or, le premier roman d'André Petrowski, nous est enfin présenté après avoir mûri durant de nombreuses années. L'auteur nous offre une véritable ruée vers l'or contemporaine qui nous fait à la fois rêver et tressaillir à chaque fois qu'une page s'envole.

L'histoire raconte la vie trépidante de Laure Lacasse, une jeune géologue diplômée de l'Université McGill et vice-présidente de la compagnie Lorichard, qui tente de se tailler une place dans un monde essentiellement masculin, celui de la recherche d'or dans les mines de l'Abitibi. Sa vie bascule lorsqu'elle rencontre Claude Brabant, un séduisant Français qui ne connaît rien aux forêts denses et sauvages du Nord-Ouest québécois, à qui elle transmettra sa passion pour le métal jaune. C'est à travers les yeux de Claude que nous redécouvrons les richesses parfois oubliées du paysage nordique de la belle province de Québec.

Malheureusement, la violence, la drogue et la trahison font partie de ce monde d'argent et de rêve. Petrowski nous ouvre les yeux sur ce côté sombre et machiavélique à travers ses nombreux personnages. Qu'ils soient avocat, membre d'un cartel colombien ou boursier, tous risqueraient leur vie pour voir une seule petite parcelle d'or. Tous les moyens sont bons pour arriver à leurs fins : si vous pensiez que le seul

endroit que l'on pouvait braquer était une banque, détrompez-vous, car dans le roman *L'or*, vous assisterez à un véritable braquage de mine. Mais attention : à trop être ébloui on peut en perdre la raison ! Et comme le répète si bien Laure Lacasse : « Tout ce qui brille n'est pas or ».

Le roman d'André Petrowski est tout sauf ennuyant. Les actions s'enchaînent rapidement et savent maintenir notre attention de la première à la dernière page. La violence est très présente, mais est nécessaire pour maintenir le ton puissant et vivant de ce roman. Bref, l'œuvre de Petrowski est un véritable roman en or.

Marie-Ève Gagnon

JEAN-PAUL ROGER

L'inévitable

XYZ éditeur, Montréal

2000, 195 pages

Collection « Romanichels »

Après une première lecture du livre de Jean-Paul Roger, seuls des clichés semblent possibles, « intenable, in-

supportable, dégoûtant, scandaleux, vomitif, etc. ». Puis, ce texte à première vue insoutenable refait surface, dérange, attire, repousse à nouveau. Il est là pour rester, il est de ceux qui ne nous lâchent jamais.

Nous ne sommes plus à l'époque où le critique donne des conseils à l'auteur, comme l'avait fait Barbey à l'égard d'Huysmans (*À rebours*, 1884) : « Après un tel livre, il ne reste plus à l'auteur qu'à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix ». Mais comment écrire après ce récit d'une enfance aux limites du possible ? Au centre, un père violent, maniaque, égocentrique, rapace machiste qui déchire son fils jour après jour (Prométhée et l'aigle), domine son entourage, famille, amis ; personne n'ose s'élever contre l'immolation de cet enfant. Dix ans d'une tragédie dont l'action se déroule dans des lieux clos, loin des yeux du monde, et pourtant sue de tous : la mère n'aime que son premier fils ; Paul, son deuxième, tombe dans le piège du père qui lui fait miroiter le mirage de l'amour. Paul accepte, soumis désormais à la loi du silence : jamais il ne parlera à qui que ce soit de son attirance/répulsion pour le père. C'est là où le titre du livre prend son sens. Car cette relation est *inévitabile* — s'il ne se livre pas à l'ogre-Dieu qui le dévore, littéralement, au vampire qui ne survit qu'en se nourrissant de la chair de son enfant, c'est la violence, les coups, la torture,

la menace de la prison, le chantage affectif. L'enfant choisit le sacrifice de son existence, il endure sa torture pour grandir enfin et s'affranchir de son maître. Sa gorge est « pleine de larmes », il est « un ado pris au piège de l'amour ».

Réussir à décrire l'impossible, l'amour, la haine, le mépris, la répulsion, l'attirance pour le tortionnaire, voilà pourquoi ce livre — roman, confession, journal ? — nous poursuit. Car Jean-Paul Roger a réussi un tour de force exceptionnel : à chaque page, j'ai cru être incapable de poursuivre, même à ma deuxième lecture. C'est l'écriture de l'auteur qui m'a guidé. Jamais la moindre touche mièvre, pas d'appel à la pitié, la commisération. Toujours cette lumière blanche et dure qui éclaire l'horreur et ne laisse pas d'ombre. Pas de voile apaisant. Rien que des faits crus, vus de l'intérieur, mais sans la froideur du regard d'un clinicien. Roger est à la fois dans et à l'extérieur de cette famille dysfonctionnelle, marquée par le silence et la mort. Je ne connais aucun texte de la littérature québécoise contemporaine qui ait exercé sur moi ce pouvoir hypnotique de l'écriture, où les métaphores se chevauchent sans engendrer une poésie du noir. La réalité saute à la gorge du lecteur, puis cède la place à la voix de l'enfant, de l'adolescent qui comprendra, avec une lucidité hallucinante les mécanismes et les forces qui font agir (ou non) les personnages.

Pour être dicible, la tragédie à laquelle nous assistons a été filtrée maintes fois par la mémoire de l'écrivain, processus à la base de tout texte littéraire. C'est pourquoi *L'inévitable* n'est pas un livre « scandaleux ». Dire qu'il ne peut être compris, au sens propre du mot, que par une infime minorité des lecteurs, c'est fausser la question au sujet de la portée du texte. Invoquer l'audace, le courage ou, pire encore, le sensationnalisme de l'auteur fait également du tort au texte. Quand Roger écrit que son père « le vide et le vole », aucun doute quant au sens de cette phrase : elle rapporte et l'acte sexuel

Jean-Paul Roger

L'inévitable



XYZ
ÉDITIONS

Et si le douzième chapitre décrit graphiquement les pratiques entre père et fils dans une chambre sordide à Montréal, il

s'agit d'un récit cathartique devant être mis en rapport avec chaque page précédente : il n'est pas possible d'aller plus loin, les poids et les mesures viennent de changer. Ce chapitre tombe comme le couperet d'une guillotine : la photo de la première page de garde le résume à elle seule.

et le constat que l'enfance du garçon a été anéantie. Et si le douzième chapitre décrit graphiquement les pratiques entre père et fils dans une chambre sordide à Montréal, il s'agit d'un récit cathartique devant être mis en rapport avec chaque page précédente : il n'est pas possible d'aller plus loin, les poids et les mesures viennent de changer. Ce chapitre tombe comme le couperet d'une guillotine : la photo de la première page de garde le résume à elle seule.

Restent le style, la langue, d'un raffinement rare : la teneur du texte change imperceptiblement, traduit la confiance trahie du petit garçon jusqu'à l'intelligence de l'adolescent de seize ans, exemple d'une écriture maîtrisée à un degré très rare.

Il n'y a pas de livre scandaleux ou insupportable. Un livre est bon. Ou mauvais.

Il serait dommage que la voix de J.-P. Roger se taise après ce texte magnifique. Et mes remerciements à l'éditeur pour l'avoir publié.

Hans-Jürgen Grefl

HÉLÈNE RIOUX

Dialogues intimes

XYZ éditeur, Montréal

2002, 79 pages

Collection « Étoiles variables »

Romancière, nouvelliste, traductrice, Hélène Rioux a également publié de la poésie et des récits. Parmi ses œuvres les plus connues, on retrouve les romans *Pense à mon rendez-vous*, *Traductrice de sentiments* et son plus récent *Le cimetière des éléphants*. Rioux nous propose *Dialogues intimes*, un récit mettant en scène un jeune couple. Des extraits de ce texte ont d'ailleurs déjà été publiés dans certaines revues, dont *La revue de la nouvelle*.

Dialogues intimes nous offre une vision tout à fait réaliste de la vie routinière d'un couple. En effet, ce récit comprend huit chapitres abordant chacun un aspect différent de la vie à deux. Le premier chapitre concerne les vacances. Les deux personnages principaux n'arrivent pas à fixer une destination de sorte qu'il va être trop tard et qu'ils vont décider de faire un jardin où il ne poussera à peu près rien et leur semaine passée au lac Témiscauingue va tourner au cauchemar en rai-

son de la température et des moustiques. Parmi les autres sujets abordés, on retrouve le souper au restaurant qui tombe à l'eau, l'animal de compagnie qu'elle désire et auquel il est allergique. De même, ils auront de la difficulté à s'entendre sur la soirée de réveillon qu'elle tient à tout prix à organiser. Il est encore question des vacances, puis des couleurs de la maison qu'elle souhaite changer. Un chapitre traite également de leurs activités, un autre du Kama Sutra, un concernant le passage à l'acte et le fameux bogue de l'an 2000. Le dernier chapitre, quant à lui, aborde la possibilité qu'ils aient un enfant. En fait, ils y songent et se mettent d'accord, mais elle a toujours une bonne raison pour repousser la date (par exemple, l'été « quand il fait chaud, les pieds enflent, on n'entre plus dans ses sandales, explique-t-elle » p. 75), ce qui a pour effet que l'année passe et que l'idée du bébé est remise en question.

Le récit d'Hélène Rioux est donc tout à fait divertissant et amusant. Le ton est très humoristique et les allusions aux relations de couple et aux différends qui opposent les hommes et les femmes sont très réalistes. D'ailleurs, si j'avais une comparaison à faire, je dirais que *Dialogues intimes* ressemble beaucoup à la populaire émission *Un gars, une fille*. Comme le personnage de Sylvie, la fille a une forte tendance à tout exagérer. Par exemple, lorsque son ami se fait plaquer par son copain, elle dit qu'il est au bord du suicide alors qu'une semaine plus tard il est parti à Cuba pour s'amuser. De plus, à chaque fois que le gars accepte de faire un compromis, la fille a changé d'idée et désire faire autre chose. Cette œuvre comporte donc de nombreux stéréotypes. Elle traite d'une réalité très actuelle dans laquelle les lecteurs se retrouvent facilement. Rioux aborde également la problématique du temps qui passe trop vite. En effet, elle illustre des situations où les personnages sont si occupés ou pris par d'autres engagements qu'ils n'ont pas le temps de mener à bien leur projet de vacances ou encore de mettre en pratique les positions proposées par le Kama Sutra.

Bref, c'est un récit tout à fait distrayant et quelque peu ironique qui, même s'il devient à la longue un peu redondant, nous divertit et peut aussi nous amener à réfléchir sur nos propres faits et gestes.

Marjorie Larivière

AGNÈS RUIZ

L'ombre d'une autre vie

Éditions JCL, Chicoutimi

2002, 329 pages

Un an après la parution de *Ma vie assassinée*, Agnès Ruiz nous revient avec un deuxième roman. Entre les deux, on sent que l'écriture de cette Québécoise d'adoption s'est resserrée pour devenir plus efficace. De plus, les reproches que l'on pouvait faire au premier roman, tel le style « roman à l'eau de rose », ont été corrigés.

L'ombre d'une vie raconte l'histoire d'une femme, Alicia Vartell, qui tente de refaire sa vie après avoir été violée par deux cambrioleurs. Ayant quitté la ville de ce drame, Alicia essaie tant bien que mal de reprendre une vie normale avec son fils Benjamin. Mais, ce n'est pas évident. Alicia est incapable de nouer une relation convenable avec un homme. Même son fils se voit privé de tendresse maternelle et de gestes réconfortants. En fait, Benjamin n'a pas le souvenir que sa mère l'ait déjà pris dans ses bras. Il se dit qu'il y a sûrement quelque chose dans le passé de sa mère qui expliquerait cette froideur et les voix qu'elle entend parfois. Cependant, il ne cherche pas à en savoir plus préférant plutôt se tenir loin d'Alicia. Or, la vie de celle-ci bascule lorsqu'elle croise un de ses agresseurs dans la rue. Son désir de vengeance n'en sera que plus fort. Mais, la vengeance n'arrange rien. Au contraire, c'est même son fils qui va être pris avec la lourde tâche de venger sa mère. Mais, ce que Benjamin apprend sur sa mère et par le fait même sur sa vie change tout. Il comprend, malheureusement trop tard, qui était sa mère et ce qui explique ses agissements.

Ce deuxième roman de Ruiz est captivant. L'histoire nous entraîne dès le début du livre et nous tient en haleine jusqu'à la fin. Le drame d'Alicia est des plus touchants et sa détresse n'en est que plus grande. La deuxième partie, où le personnage de Benjamin devient le point central du récit, est la plus intéressante. Son désir de venger sa mère et sa quête pour découvrir qui elle était sont racontés de manière efficace. On ne perd jamais l'intérêt. Les personnages, autant principaux que secondaires,



sont des plus réalistes. On se surprend même à se demander ce qui arrive à tel ou tel personnage quand il disparaît momentanément de l'histoire. Certains éléments de l'intrigue finale sont quelque peu prévisibles mais on le pardonne volontiers à l'auteur car elle réussit à nous tenir en haleine d'un bout à l'autre du roman.

Car il faut bien le dire, le roman d'Agnès Ruiz a parfois des allures de polar lorsque le personnage d'Alicia tente de retrouver ses agresseurs pour assouvir sa soif de vengeance. Mais, *L'ombre d'une vie* ne se résume pas à ça. C'est aussi une histoire d'amour touchante, la quête d'un fils en manque d'amour et les conséquences désastreuses d'un drame horrible dans la vie d'une femme. En fait, il ne faut pas se laisser influencer par la page couverture convenue du roman (digne d'une publicité de soap américain) pour plonger dans cette histoire profondément humaine et s'y laisser emporter par une écriture des plus agréables.

Nathalie Bouchard

HÉLÈNE VACHON
La tête ailleurs

Éditions Québec Amérique, Montréal
2002, 240 pages

Après avoir offert une dizaine d'ouvrages à la jeunesse francophone, Hélène Vachon ouvre son œuvre à un plus vaste public. Avec *La tête ailleurs*, elle cible un lectorat adulte qui se retrouvera dans ce roman s'il est perdu dans les méandres de la vie.

Disons-le sans circonlocutions : l'intrigue est des plus banales. Qu'y a-t-il d'original à relater la vie d'une peintre quadragénaire mûre qui cherche désespérément un sens à sa vie ? Cette peintre, nommée Alison Moser, possède tous les traits de l'artiste stéréotypé : misanthrope et alcoolique, elle a abandonné ses idéaux artistiques de jeunesse au cours de sa route. Que peut-elle créer mainte-

nant qu'elle n'arrive plus à peindre ? Alison croit trouver une issue à son impasse en devenant portraitiste ; elle tente de se réconcilier avec l'humanité en peignant des visages : elle a « pensé que peindre de vraies personnes lui ferait les aimer » (p. 184). Mais l'héroïne ne parvient pas à aimer ses modèles, ni aucun des personnages qui déambulent dans son atelier. En fait, nulle rencontre ne semble pouvoir ébranler cette femme qui s'enveloppe dans une bulle éthylique. Si son ancienne amitié pour Léa et son amour pour Linder se sont volatilisés, en revanche, un nouvel arrivant, Warren, risque de changer la donne. Ce dernier, angoissé à l'idée de se retrouver seul, se heurte d'abord à la porte close de sa voisine, puis il parvient à l'entrouvrir. En nous ouvrant sa porte, Alison nous fait découvrir son univers : il y a le chien (baptisé ironiquement SDF) qui a élu domicile entre deux poutres de l'atelier ; Doria qui attend sa nièce dans le village côtier de Penwick ; et enfin Hunter, le clochard envers qui Alison a contracté une dette et qui sombre dans le coma. Alison donne à chacun le peu qu'elle possède d'elle-même. Toutefois, après les morts simultanées de Doria et de Hunter, l'héroïne découvre le vrai visage de la solitude. Heureusement, de timides amitiés, avec Warren entre autres, naissent dans la tourmente et viennent briser l'isolement du personnage.

Le début décevant de *La tête ailleurs* est corrigé par la seconde partie où les personnages et l'écriture acquièrent une certaine richesse. Cela ne dissimule pas quelques failles narratives. En effet, la juxtaposition de certaines scènes – les fabulations au sujet des enfants et les séances de confessions psychanalytiques, par exemple – laisse le lecteur perplexe. De surcroît, les intrusions brutales de la créatrice dans son œuvre alourdissent inutilement la lecture. Il faut pourtant avouer que la beauté de l'écriture et de certains passages adoucissent la sévérité de notre critique. *La tête ailleurs* est une œuvre ni remarquable ni médiocre qui offre sans plus un moment de divertissement.

Nadia Bricault

TATIANA TOLSTOI

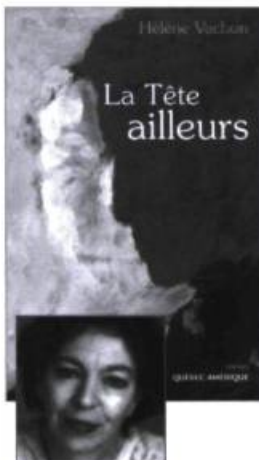
Le slynx

Robert Laffont, Paris
2002, 410 pages

Tatiana Tolstoï, la petite fille de l'écrivain Alexei Tolstoï, est née à Saint-Petersbourg en 1951. Elle vit présentement aux États-Unis où elle enseigne la littérature russe à l'Université Princeton. Depuis qu'elle a débuté sa carrière d'écrivaine en 1983, ces romans attirent beaucoup l'attention des critiques et ont beaucoup de succès auprès d'un vaste public. Son nom est généralement associé à la vague littéraire que l'on appelle en Russie la « prose artistique ». Cette prose, qui compte parmi ses précurseurs des écrivains aussi célèbres que Michail Boulgakov et Iouri Olecha, contient beaucoup d'humour, de bouffonnerie, de sarcasme et de parodie.

L'histoire du roman *Le slynx* se déroule à peu près 200 ans après un cataclysme terrible, semblable à une explosion nucléaire (ce qu'il y a de particulier c'est que Tatiana Tolstoï a commencé à écrire le roman en 1986 – l'année de la tragédie de Tchernobyl). Sur les ruines apparaît une nouvelle Russie qui s'appelle désormais Fiodor-Kouzmitchsk à l'honneur de son dirigeant. Ce dernier est un homme difforme et de petite taille à qui le peuple attribue la création de tout l'héritage culturel (prose, poésie, peinture, etc.) conservé après l'explosion. Chaque fois que le gouverneur change, l'État adopte immédiatement le nom du nouveau dirigeant. En vertu de ses coutumes, de ses traditions, de sa langue et de son niveau culturel, ce nouvel état évoque une certaine synthèse de la Modernité et du Moyen Âge. Par exemple, il est interdit aux citoyens de conserver des livres puisqu'ils sont considérés comme source de graves maladies. Les personnages mangent presque uniquement des souris et se vêtissent d'habits confectionnés avec la peau de ces mêmes rongeurs. Ainsi on a l'impression que le monde du livre est peint en gris.

Pour tous les citoyens, l'explosion passée est lourde de conséquences. Ceux qui sont nés avant l'explosion ne vieilliront jamais. Par contre, ceux qui sont nés après l'explosion ont tous une difformité quelconque : « L'un peut très bien avoir les bras comme enfarinés de moisi, à croire qu'il a fouillé dans la huche ; un autre aura des ouïes ; un troi-



[...] *La beauté de l'écriture et de certains passages adoucissent la sévérité de notre critique.*

sième, une crête de coq et ainsi de suite ». Le roman n'est pas dépourvu d'un humour amer à souhait.

Cette nouvelle Russie est donc peuplée par des mutants. Pourtant, les séquences n'affectent pas uniquement les gens puisqu'au centre du roman s'opère la mutation de la langue russe. Cela se manifeste, par exemple, par la grande quantité de néologismes construits à l'aide de mots courants qui ont désormais une forme archaïque. Pour aider à les déchiffrer, la traduction française est accompagnée d'un glossaire qui se révèle fort utile. Ces néologismes ne sont pas le reflet d'une langue ancienne, antérieure à Pouchkine, mais plutôt la démonstration d'une sévère dégradation de la langue.

L'état de la langue reflète donc l'état de la culture russe en général. Tatiana Tolstoï est indignée du fait que les richesses culturelles de la Russie d'autrefois sont oubliées ou négligées aujourd'hui. Après la révolution russe, c'est la mufflerie et l'absence de valeurs qui dominèrent dans le pays. Dans cette optique, l'auteure cite à plusieurs reprises des poètes russes des XIX^e et XX^e siècles et mentionne les titres de certaines peintures très connues. À cause de leur ignorance, les mutants croient que tout cela est le travail de Fiodor Kouzmitch.

Dès la première page, le roman nous étonne par le caractère insolite de son style. Cette particularité réside tout d'abord dans le vocabulaire dont nous avons déjà fait état et la structure syntaxique des phrases. Les constructions syntaxiques sont souvent à l'image de celles des contes merveilleux russes : transgression dans l'ordre des mots et phrases courtes et simples. Nous avons l'impression d'un conte raconté de bouche à oreille.

Les titres des chapitres méritent également une attention particulière. Ils représentent les noms des lettres de l'alphabet archaïque slavon (Az, Bouki, Viedi, etc.). Cet alphabet fut créé au IX^e siècle et utilisé dans les textes sacrés des Slaves orthodoxes ainsi que dans les vieux manuscrits russes. En 1708, puis en 1918, l'alphabet fut réformé en Russie pour l'usage laïque. De ce fait, le roman semble prétendre être l'encyclopédie de la vie russe.

Le XX^e siècle fut riche de romans allégoriques illustrant un monde nouveau



KERRI SAKAMOTO

Le champ électrique

Traduit de l'anglais par Ook Chung
Boréal, Montréal, 2002, 301 pages

Avec son premier roman, Kerri Sakamoto, une Canadienne de Toronto, nous donne à lire une œuvre forte qui impressionne par la maîtrise d'une tension dramatique peu commune. *Le champ électrique* trouve son argument premier dans une affaire de meurtre : deux jeunes amoureux sont retrouvés assassinés dans un parc sans que l'on ne parvienne à trouver un mobile satisfaisant. Toutefois, la voisine de ces amoureux, Asako Saito, a bien vu ce qui s'était passé, mais elle reste en marge de l'enquête policière. C'est plutôt Sachi, une jeune enfant qui habite le même édifice à logements, qui cherchera à comprendre la véritable raison de ce double meurtre et surtout le rôle qu'a pu y jouer Asako Saito, comme elle le pressentira au fur et à mesure qu'elle apprendra l'histoire de ses voisins. Plutôt que de nous engager dans une intrigue policière, Sakamoto dévoile petit à petit le passé douloureux de Chisako et de son amant, les deux victimes, et celui d'Asako et des liens qui existent entre chacun d'eux. On se laisse gagner par cette narration tout en finesse et en subtilité qui se déploie avec une rare économie de moyens. *Le champ électrique*, qui tire son titre de la présence des pylônes qui surplombent le parc où s'est déroulé le drame, réussit à créer et à maintenir un suspense jusqu'à la fin.

Jean-Claude Latrelle



Le champ électrique, réussit à créer et à maintenir un suspense jusqu'à la fin.

ou post-cataclysmique. Traditionnellement, ce genre de romans est attribué au domaine de la science-fiction ou de l'anti-utopie. En lisant *Le slynx*, on ne peut s'empêcher de penser au roman *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury.

Le slynx est en quelque sorte à la fois anti-utopique et satirique. Par contre, le véritable roman anti-utopique est généralement caractérisé par la prédominance d'un caractère idéologique. De plus, l'anti-utopie peut souvent être considérée comme une forme d'étude sociologique voire de pronostic politique (ex. Orwell, Huxley, Zamiatine).

Le slynx n'analyse pas d'une manière sociopolitique et ne pose pas de pronostic s'apparentant à la futurologie. Roman très littéraire, dépourvu de discours idéologique fort, il ressemble malgré tout à ce que l'on a appelé, au fil des siècles derniers, la littérature russe classique.

Ioulia Kokliaguina

ZOÉ VALDÉS

Miracle à Miami

Traduit de l'espagnol (Cuba)

par Albert Bensoussan

Gallimard (NRF), Paris

2002, 279[2] pages

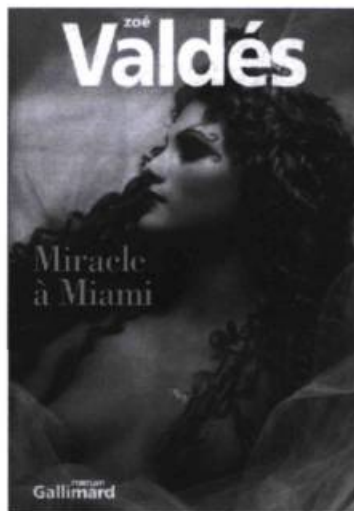
Collection « Du monde entier »

Les lecteurs de Zoé Valdés, écrivaine cubaine exilée à Paris, ne seront pas surpris de trouver dans son dernier roman, *Miracle à Miami*, une autre variation sur le thème de l'expatriation des Cubains, plus particulièrement ceux de Caillot Cruz, cette fois vers la capitale de l'état de la Floride, « Mayamibitch ». Avec toute la verve et l'exubérance qu'on lui connaît, Valdés propose un récit carnavalesque qui emprunte au roman policier, au mélodrame, à la comédie, et où le plus loufoque côtoie le plus désespéré dans une sorte de symphonie surréaliste. Prudes et timorés s'abstenir.



Valdés propose un récit carnavalesque qui emprunte au roman policier, au mélodrame, à la comédie, et où le plus loufoque côtoie le plus désespéré dans une sorte de symphonie surréaliste.

L'histoire tourne autour du personnage d'Iris Arcane, « la plus belle fille du monde », que son mari, le milliardaire Saul Dressler, tente de protéger du mauvais sort mystérieux qui la poursuit : sorcellerie, présages maléfiques, envoûtements... Il fait donc appel au détective Tendron Mesurat, lui-même aidé de l'ordre des Frères Alchimistes et Bouddhistes, pour combattre les assauts de la Secte dirigée par www.homobarbaro.com, qui planifie renverser le pouvoir grâce à Iris Arcane, dont le corps devenu incandescent menace de réduire en cendres la ville de Miami. Isolée dans un sanctuaire de glace, Iris Arcane fait accourir les foules venues voir cette nouvelle sainte qui, paraît-il, provoque des miracles. Le monde est au bord d'un grand cataclysme...



Une galerie de personnages truculents et pittoresques évoluent dans ce roman qui, l'air de rien, évoque l'atroce réalité des Cubains souhaitant rejoindre

la Floride et recourant pour cela aux services de passeurs profiteurs, voire assassins. Si ces passages figurent parmi les plus poignants du roman, il faut également reconnaître les autres éléments de satire sociale : le culte voué au corps, la propension à déifier la beauté, l'exploitation dans le monde du star-system, la crédulité de l'opinion publique si facile à manipuler, l'emprise corruptrice des « forces du mal » dans la société de consommation, le tout porté par une écriture qui ridiculise allègrement certains travers des cultures américaine et cubano-américaine. Le plus agaçant, pour les lecteurs qui décideront d'embarquer dans cette aventure carnavalesque, résidera dans la traduction qui emprunte beaucoup à l'argot français et qui à l'occasion fait sourciller, notamment quant aux termes référant à l'univers du base-ball. Pour le reste, on a là un antidote « miracle » contre les grisailles hivernales.

Isabelle Duval



GAÉTAN SOUCY
Music-Hall !
Boréal, Montréal
2002, 400 pages

C'est à un véritable cirque que nous convie Gaétan Soucy dans son dernier roman. On y verra défilier une femme à barbe, une autruche sentimentale et une grenouille qui chante et qui danse la claquette. Mais il plonge également ses personnages dans le cirque de la vie où ceux-ci tentent d'évoluer tant bien que mal, même s'ils ressemblent plus souvent qu'autrement à des pantins dont on aurait cassé les ficelles. Non, ce n'est pas demain la veille que l'auteur de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (1998) et de *Catoblépas* (2001) nous présentera des personnages sereins. Il nous rappelle encore à quel point il est difficile d'être doué pour la vie.

Le roman raconte l'histoire de Xavier X. Mortanse, un jeune apprenti démolisseur qui évolue dans le New York des années vingt. Il connaît bien vite les travers de cette ville divisée en deux clans : les démolisseurs et les démolis (les expulsés). À la manière d'un Candide qui se désillusionne progressivement, Xavier

comprendra que tout est loin d'aller pour le mieux dans ce pays qui impose une fois l'an à ses habitants une « Minute nationale de joie de vivre », pour se faire des accroires. Entre un clochard aveugle qui se fait des infusions avec une pièce de monnaie et de l'eau chaude, et un contremaître qui brûle les billets qu'il a en trop, Xavier tente de redonner à la vie un peu de son équilibre en commençant par égayer le quotidien des démolis à l'aide de sa grenouille Strapitchacoudou qui chante et danse sur des airs connus. Mais il n'est pas au bout de ses peines et la vie lui fera passer un sale quart d'heure.

Dans ce roman, il y a quelqu'un qui brûle vif, quelqu'un qui se pend, quelqu'un qui explose sous un bâton de dynamite, quelqu'un qui se fait enfoncer un tisonnier dans l'oeil, quelqu'un qui se fait arracher la tête et quelqu'un qui se fait battre à répétition. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce n'est pas jojo. On ne sera donc pas surpris de constater au fil des pages qu'il est question dans ce roman de solitude, de misère, de guignon et de déroute. Dans *Music-Hall !*, il n'y a pas de place pour le bonheur et est bien naïf celui qui croit en détenir une parcelle au creux de sa main.

Ce qui est surtout intéressant dans ces désillusions successives que nous présente le roman, c'est la part de critique qu'elles contiennent. Dans ces pages, Soucy ne manque pas d'écorcher « cette terre d'Amérique, enfer capable de toutes les merveilles » (p. 35) où l'argent brûle les mains honnêtes et où la liberté n'est que chimère : « L'archange luciférien qui suppliciait l'Amérique venait de pénétrer dans sa vie sous la forme de dix rectangles de papier, et il ne pouvait déjà plus s'en défaire, ni les brûler, ni les jeter à la poubelle, ils le tenaient à la gorge. Et ça ne faisait que commencer ! Les dollars allaient s'empiler dans ses mains, bourrer ses poches, pleuvoir sur ses épaules comme une raclette » (p. 225). « Du côté de la mer, la Statue se profilait nettement à contre-ciel. Elle faisait face à l'océan. Elle aurait mieux fait de regarder un peu ce qui se passait dans son dos, ça lui aurait coupé la chique, à sa Liberté. Elle pointait son cornet vers le ciel, comme s'il y avait là-haut quelque chose vers quoi il valût la peine de pointer » (p. 342).

Gaétan Soucy écrit bien, très bien même. Son vocabulaire est étendu, précis. Il sait illustrer avec justesse et poé-

CATHERINE MAVRIKAKIS

Ça va aller

Léméac, Montréal, 2002, 156 pages

D'entrée de jeu, confessons-le ; *Ça va aller* risque de faire mal et d'écorcher vives des susceptibilités tricotées serrées. Catherine Mavrikakis, dont le premier livre, *Deuils cannibales et mélancoliques*, nous avait laissé une bonne impression, a décidé de secouer l'institution littéraire québécoise. La narratrice a choisi de régler ses comptes avec le Québec, sa mentalité obtuse et sa littérature qu'elle considère comme la manifestation d'une immaturité.

La trame romanesque ne tient qu'à un mince fil conducteur : la narratrice, Sappho-Didon Apostasias, en a marre de voir le célébritissime Robert Laflamme être porté aux nues pour des romans qui célèbrent l'insanité infantile et dont

le plus grand mérite est de se parodier sans en avoir l'air. Nul besoin de clés pour comprendre que l'on parle de Réjean Ducharme, l'écrivain-secret le mieux gardé, celui que la narratrice ira d'abord provoquer chez lui avant de décider de le séduire pour partager sa vie et de faire un enfant. Aussitôt dit, aussitôt fait : l'enfant naît, elle quitte Laflamme pour faire de sa fille une guerrière postmoderne qui luttera contre la médiocrité ambiante, le racisme voilé et la ségrégation sexuelle.

Mavrikakis ne manque pas de cibles qu'elle vise toujours sous le même angle d'un langage qui blesse sans jamais tuer. Mais pourquoi faire des victimes puisque les morts n'ont jamais de réactions et sont souvent bien encombrants ? Plutôt provoquer pour faire réagir et sortir de leur confort paranoïaque, ces intellectuels qui s'exta-

sient devant l'œuvre de Laflamme/Ducharme avec ses héros immatures alors que celle d'Aquin offre plutôt un rempart contre l'étroussage d'esprit et la mollesse intellectuelle. Comme on le constate, le genre romanesque est un prétexte à fictionnaliser une pensée pamphlétaire qui se sent souvent à l'étroit dans la bouche de la narratrice. Toutefois, on appréciera le ton volontiers frondeur, les affirmations à l'emporte-pièce et l'attitude réfractaire aux intellectuels en service commandé. Choquant ? Sûrement par moments ; amusant ? Pourquoi pas ; dérangeant ? La force de l'inertie est le grand mal des intellectuels. En somme, voilà un roman qui apporte plus de réponses que de questions et qui est comme un courant d'air dans l'univers romanesque québécois.

Roger Chamberland

Ça va aller risque de faire mal et d'écorcher vives des susceptibilités tricotées serrées.



sie des choses aussi pragmatiques que la démolition d'un édifice. Il soigne aussi ses fins de chapitre en laissant le lecteur sur une image frappante ou une pointe d'humour qui l'incite à poursuivre sa lecture. Sa syntaxe est particulière, elliptique, ce qui ne manque pas de charme et d'originalité (« il fallait avoir la décence d'ôter son chapeau. L'apprenti retint celui-ci de la main, de crainte qu'on ne le lui » (p. 242), « il sentit ses jambes se liquéfier. Qui le portèrent néanmoins hors du wagon » (p. 266).). Bref, l'écriture est bonne, même excellente. En fait, ce qui pose un peu problème, c'est l'histoire elle-même. Elle est aussi baroque qu'un spectacle de music-hall, à vrai dire.

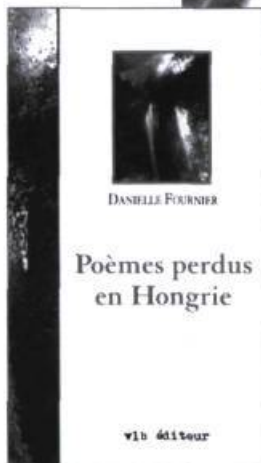
Le roman semble avoir été construit en deux cycles : il y a d'abord celui qui s'attarde aux personnages de Peggy Sue, la belle et douce voisine, et

de Lazare, « la Terreur des murs », le contremaître à l'esprit quelque peu dérangé. Ce premier cycle est particulièrement bien construit ; les personnages sont bien définis, le texte établit progressivement sa cohérence et on lit avec intérêt les péripéties qui comportent juste assez de piquant et d'inattendu pour nous tenir en haleine. Le second cycle, qui débute autour de la page 185 et qui met en scène les personnages de Cagliari, de Rogatien Long d'Ailes et de Justine, la mystérieuse sœur de Xavier, est davantage déroutant. Les invraisemblances sont plus nombreuses et une atmosphère faite de méchanceté, de violence, de dérision et de morbidity s'installe plus nettement dans le récit. Quand, après être passé par des épisodes aussi glauques les uns que les autres, on en arrive à la dernière page, on est un brin choqué d'avoir fait tout ce trajet pour en arriver à cette fin qui laisse pantois, incrédule. On sort de ce roman comme d'un cauchemar : encore un peu hypnotisé et l'esprit envahi par des images saisissantes, atroces. Si on savoure le roman, c'est cependant avec une pointe de dégoût. Le talent de Soucy, c'est de savoir tout se permettre. Âmes sensibles (et sensées) s'abstenir.

Chantale Gingras



On sort de ce roman comme d'un cauchemar : encore un peu hypnotisé et l'esprit envahi par des images saisissantes, atroces.



DANIELLE FOURNIER
Poèmes perdus en Hongrie
 VLB éditeur, Montréal, 2002, 150 pages

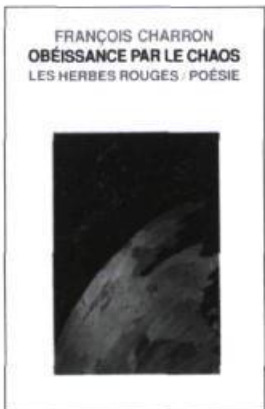
La poésie chez Danielle Fournier ressemble en quelque sorte à un travail de fildefériste : tantôt en équilibre sur une corde raide, le langage se fait tension et affiche la sûreté de son geste ; tantôt il est habité par l'appel du vide et la chute imminente vers le passé. *Poèmes perdus en Hongrie*, un recueil de près de 150 poèmes bien serrés, explore ces deux états de conscience à travers une typographie appropriée où l'utilisation du double caractère (italique et romain) marque bien la circularité de la pensée. L'euphorie du désir porte en filigrane l'inachèvement d'un passé amoureux qui ravive la douleur et dilue le moment présent, comme en témoigne entre autres les titres mêmes des 7 sections regroupées sous deux grandes parties : « Figures et incertitudes », « L'étouffement de l'âme », « Le chaos des flammes », etc.

Le lecteur s'engage dans cette lecture et se sent bientôt pris à la gorge, étouffé par le sentiment que l'amour est une culture en jachère qui ne peut se réaliser tant et aussi longtemps que le champ du désir ne sera pas éclairci de ses mauvaises semences. « Je m'étourdis de paroles, car seule la poésie crée cette illusion de bonheur » (p. 93), écrit D. Fournier qui s'en remet au langage pour extraire ce mal d'amour qu'elle porte en elle. Même à distance d'un destin qui l'accable dans cette Hongrie pourtant bien réelle, elle refait le parcours qui la mène à l'Autre, cet amant du présent comme métaphore de l'amour blessé.

Roger Chamberland

FRANÇOIS CHARRON
Obéissance par le chaos
 Les Herbes rouges, Montréal
 2002, 100 pages

Avec *Obéissance par le chaos*, François Charron poursuit et prolonge un projet poétique entrepris il y a une vingtaine d'années, où la spiritualité a lentement émergé. Le poète explore le chaos d'un monde désordonné auquel il oppose une vision transcendante portée par le rêve qui offre plus de questions que de réponses, mais dont il tire une certaine unité dans la trivialité du quotidien : « L'ordre irréfléchi de la nature me déconcerte/ jusqu'à l'illumination du banal » (p. 89). Un peu à la manière du Michel Beaulieu des derniers recueils – on pense ici à *Visages et Kéléidoscope* – F. Charron suspend le temps présent et en sonde la densité ontologique pour en faire jaillir un nouveau rapport au réel. Les vers brefs d'une ou deux lignes s'amalgament les uns aux autres, mais se répondent souvent d'un poème à l'autre comme si le discours poétique se développait autour de quelques noyaux essentiels : la sensibilité aux êtres et aux choses, le sens de l'existence, le passage du temps, etc. Le rapport d'adresse que



le poète établit entre la voix lyrique qui le travaille et le murmure philosophique qui se glisse dans ses poèmes l'installe dans un je inquisiteur du réel et un tu soumis à l'impératif d'une mise à distance critique : le poète et son double. Si le recueil déconcerte à la lecture des premiers poèmes, il gagne petit à petit notre confiance et construit un univers qui réalise la figure du titre : « Obéissance par le chaos ».

Roger Chamberland

ERRATUM

Veuillez prendre note que l'auteur du compte rendu consacré au roman *À l'intérieur du labyrinthe* de Vincent Chabot et publié aux éditions de l'Instant même, est Catherine Bélec. Cet article a été publié dans le numéro 126 (été 2002), p. 19. Toutes nos excuses à l'auteur.

Un site amélioré, une nouvelle image.
 Québec français a migré : www.revueqf.ulaval.ca